



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE
CAIRA
SERIES

EducT
1606
621.132

GRINGOIRE

LÉTÉ DE LA SAINT MARTIN

EDITED BY B.W.WELLS

ALLYN
AND
BACON

Educ T. 1606.621.132

**Harvard College
Library**



**THE GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT**

CLASS OF 1883

**PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES
EMERITUS**



3 2044 102 860 087

The Ça Ira Series of Modern French Plays

GRINGOIRE

PAR THÉODORE DE BANVILLE

ET

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

PAR MEILHAC ET HALÉVY

WITH AN INTRODUCTION AND NOTES BY

BENJAMIN W. WELLS, PH.D. (HARV.)

Boston

ALLYN AND BACON

1896

EdueT 1606.621.132
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT
JANUARY 14, 1933

COPYRIGHT, 1896, BY
BENJAMIN W. WELLS.

Norwood Press
J. B. Cushing & Co. — Berwick & Smith
Norwood Mass. U.S.A.

INTRODUCTION

Théodore de Banville, the author of *Gringoire*, is conspicuous among the poets of the last half-century in France; but as the present comedy is in prose, and as I have spoken elsewhere¹ of Banville's lyric significance, I shall consider here the historical and literary aspects of *Gringoire* alone.

In a preface to his little comedy, which it has seemed unnecessary to reprint, Banville first acknowledges his debt to the distinguished actor François-Joseph Régnier, professor in the *Conservatoire*, and to various members of the *Comédie Française*. He then says that he got the "local color" of his play from Michelet's *History of France*, and from that still stranger evocation of a grotesque past, Balzac's *Joyeusetes du Roy Loys le Unziesme*. Now to both these writers historical documents were but spring-boards for the somersaults of romantic fancy or of

¹ *Modern French Literature*, 304-309. See also Lemaitre, *Contemporains*, i. 7, and Spronck, *les Artistes littéraires*, 299. Banville's works in eight volumes appeared between 1873 and 1878, his *Dernières poésies* in 1893. He was born in 1823 and died in 1891.

the *esprit gaulois*, and Banville himself brought to his reading of them a poetic imagination whose alchemy transformed their pictures almost beyond recognition. Simon Fourniez is indeed a typical burgher of the time, and the attitude of the king to him may represent fairly well the ground that the crafty monarch found it expedient to take toward the third estate even as late as 1469. But Simon's daughter Loyse is the sole creation of the poet himself, a fresh illustration of his own graceful lines :

" La planète est vieille, mais
Comme la jeune fille est jeune ;"

and the other characters tease with their half-truth those who see "the part of the picture which the author," as he says himself, "had to leave in shadow." The Olivier and the Nicole of our play are not the Olivier and the Nicole of history or even of Balzac. The Gringoire of French literature was born eleven years after the date of this comedy, and he represents not, as here, the first notes of a new lyric spring, but the last gasp of moribund mediæval poetry. Such distinction as he earned he owed rather to his dramas than to his songs. But Victor Hugo, who in his *Notre-Dame* had made Gringoire "still young" in 1482, had prepared the public for this chronological liberty, which, indeed, is of the less significance here, since the character's sole dramatic function is to present the claims of the ideal life to a place beside, if not above, the practical. And so, by whatever coincidences our Gringoire

Introduction 8-

may be connected with him who was to be the *Prince des sots* in the guild of the *Enfants de sans-souci*, he is still essentially a creature of the poet's brain.

Somewhat more serious is the treatment of King Louis. History shows him, indeed, as a many-sided character, but none of the sides are sympathetic. His nature is full of contradictions, but they are the inconsistencies of vice, not the contrasts of vices and virtues. He had a certain grim, sardonic humor, but there is nothing in his life to indicate that he would have deviated into the kindliness of this play, though even here history casts an April shadow over the idyl, and the claws show now and then beneath the velvet paw.

The portraits of Louis¹ show just what we should look for: a long aquiline nose, a cruel cynical mouth, a small cunning eye that could fascinate like that of a serpent. No generous vice was his; he had none of the faults of a genial character. In the state and in his family he used and discarded men and women as he would a horse or a garment. He selected for his closest companions and counsellors in evil, his hangman Tristran l'Hermite, and his barber Olivier-le-Daim. By cruel constraint and neglect he reduced his good, simple wife to prostration and semi-idiocy. No one kept faith with

¹ What follows on the character and reign of Louis XI. is based almost entirely and at times verbally on Kitchin's *History of France*, i. 545 to ii. 102.

him, and he kept faith with no one, unless, indeed, he had sworn on a certain relic in Saint Loup's church at Angers, for he combined grovelling superstition with cynical scepticism. He was, through and through, an ignoble man; and though the results of his reign were very great for the French monarchy, they were disastrous at last both to that monarchy and to the nation it had betrayed.

The facts of Louis' life so far as they concern a reader of *Gringoire* are these. He was born in 1423, and before he was sixteen became involved in a political conspiracy of the great nobles against his father, Charles VII. Pardoned, but never trusted, he aided the king by his craft and energy both against the English at Dieppe and their Armagnac allies in southern France (1442), and two years later he crushed the power of Basle at the Birse. For ten years he governed Dauphiné (1446-1456), till his father forced him to fly to the protection of Philip of Burgundy, with whom he remained for five years, occupying his time in fomenting discord between his father and Duke Philip, and between Duke Philip and his son, the future Charles the Bold, while he spent his leisure in pleasures of which the "Cent nouvelles nouvelles" are the literary expression. In 1461 he became king, and promptly reversed both the friendships and the policy of his father. He was unscrupulous from the start, but he learned shrewdness only from hard experience. His attempt to weaken the power of the nobles and the clergy won him at first the

Introduction 8

support of the burgher class, but this he soon forfeited by arbitrary taxation. With restless intrigue he espoused the cause of Margaret of Anjou against Edward IV. of England, and almost wrecked his kingdom on the League of the Public Weal with which the Yorkists answered his interference. The dukes of Brittany and Bourbon united with the king's own brother Charles of Berry (afterward of Normandy and Guyenne) and Charles of Burgundy, to extort from Louis the Peace of Conflans (1465). The treaty was hardly made, however, before the French nobles lost most of their booty in a quarrel skilfully nursed by Louis while Charles the Bold was busy in the north. The burghers were again conciliated, the States-General were convoked at Tours (April, 1468), and treaties were extorted from the dukes of Normandy and Brittany, but early in 1469, Louis, made overbold by this success, entered into personal negotiations with Charles of Burgundy at Péronne, and was for some time practically a prisoner there in the very tower where Charles the Simple had been confined by Herbert of Vermandois in 923. He secured his release only by a shameful alliance. He helped Charles to crush Liège, whose revolt he had himself incited, and he consented to give to the Duke of Normandy, his own brother and the ally of Charles, the strategically important duchy of Champagne, which, however, the crafty king immediately persuaded him to exchange for Guyenne. Still, 1469 marks an ebb in the king's for-

Introduction

tunes. It was now that the Cardinal La Balue grew so reckless in his treason as to show that the king's cause seemed hopeless, though he soon began to expiate his lack of confidence by ten years' confinement in an iron cage of his own devising. For by 1472 Louis was stronger than ever, and the rest of his reign marks a constant consolidation of the French monarchy, but it is clear that in 1469 he had little ease of mind or body such as the poet makes him enjoy in *Gringoire*.

In its literary aspect, however, this plea of a poet for the ideal life is wholly delightful. The mordant, caustic humor of Olivier, the smug yet timid self-satisfaction of the successful merchant, the cat-like playfulness of the king, are set off against the buxom good humor of the well-fed Nicole, the girlish generosity and simple naïveté of Loyse, and the anpractical idealism of Gringoire. Through it all the lambent flames of a poetic fancy are playing their pranks with the facts of history and human nature; but these we have always with us, and we may be grateful to the poet who can take us for an hour from the realities of life to travel in his kingdom of the air.

L'Été de la Saint-Martin, which it has seemed appropriate to associate in this volume with *Gringoire*, was first acted in 1873, and is one of the most charming products of the joint authorship of Meilhac and Halévy in their best period. These dramatic dioscouri won great dis-

Introduction 8-

tion during the second empire as authors of farces and light comedies, as well as of the librettos for some very popular comic operas, among them *la Grande duchesse*, *le Petit duc*, *la Belle Hélène*, *Barbe-bleue*, and *Carmen*. They tried nearly every sort of dramatic work, and wrote together more than forty plays. Their most striking piece in serious vein is *Frou-frou*, 1869, one of the greatest theatrical successes of the century; but their peculiar individuality appears rather in the effervescing wit of sparkling little comedies in one act such as *Réveillon*, in grotesque rollicking satires like *Tricochet et Cacolet*, or in the arch humor and graceful sentiment of "Saint Martin's Summer."

Meilhac (1831-1888) was three years Halévy's senior, but both began to write for the stage in the same year (1855), and soon found each other so mutually helpful that for twenty years after 1861 they worked only in collaboration. It is clear, however, to any one who will examine their independent work both before 1861 and after 1881, that in their union, as in that of Scribe and Legouvé, there was a masculine and a feminine element, a forceful originality and a graceful tact. The kind of excellence that we admire in *Frou-frou* or in *Fanny Lear* is the same that we may discern in its undeveloped state in Meilhac's *Petit fils de Mascarille* (1859) and his *Vertu de Clémène* (1861), or again in its decadence in his *Décoré* (1888). And on the other hand it is just those elements that have made

-8 Introduction

Halévy's later novels *l'Abbé Constantin* (1882) and *Criquette* (1883) such universal favorites, that gives to the close of *Frou-frou* its pathetic charm and sheds the mild radiance of its gentle humor on every line of this little cameo of a comedy, *l'Été de la Saint-Martin*.

The love of January and May, of crabbed age and youth, has invited satire since literature began. Chaucer and Shakspeare immortalized it with their genius. But though the subject has often been treated with more depth and force, perhaps even with more truth to nature than here, it has seldom been treated with such self-restrained grace. Each character claims the reader's sympathetic interest at the outset and holds it to the close. Of roaring farce and overwrought melodrama the world has enough and to spare, of the comedy of manners and of intrigue there is no lack. But only those whose profession it is to watch the dramatic production of a nation will realize how rare is the kind of excellence attained in *l'Été de la Saint-Martin*.

BENJAMIN W. WELLS.

SEWANEE, TENN.

[x]

GRINGOIRE

PERSONNAGES

LOUIS XI, roi de France (46 ans).

PIERRE GRINGOIRE, poète (20 ans).

SIMON FOURNIEZ, marchand (48 ans).

OLIVIER-LE-DAIM, barbier du roi.

LOYSE, fille de Simon Fourniez (17 ans).

NICOLE ANDRY, sœur de Simon Fourniez (24 ans).

Pages du Roi, Valets de Simon Fourniez, Officiers
et Archers de la garde écossaise.

*La scène est à Tours, chez Simon Fourniez, au mois de
mars de l'année 1469.*

GRINGOIRE

Le théâtre représente une belle chambre gothique, meublée avec le luxe sérieux de la bourgeoisie opulente. Le fond est occupé par une grande cheminée de pierre à colonnes accouplées et annelées, ornée de trois figurines posées sur culs-de-lampe. De chaque côté de la cheminée, une porte à deux vantaux, faisant partie du lambris de chêne qui recouvre les murs jusqu'à la moitié de leur hauteur. Ces portes donnent sur un palier d'escalier éclairé par deux fenêtres trilobées, un peu basses, à petits vitraux en losanges. Plafond à solives peintes, étoilées de rosaces d'étain. Sur les parois latérales, deux fenêtres à ébrasement profond, garnies de rideaux de serge. A gauche, un grand dressoir à trois étagères et baldaquins saillants, chargé de vaisselle d'argent et de mets réjouissants à voir. A droite, une horloge en cuivre, dont les rouages, le marteau et le timbre sont apparents. Sur le pavé, une épaisse natte de sparterie. Chaises, table carrée et escabeaux en chêne.

Au lever du rideau, Olivier-le-Daim est debout près de la fenêtre de droite. Deux pages du Roi se tiennent immobiles devant le dressoir. Louis XI, assis dans une grande chaire sculptée, garnie de coussins d'écarlate et d'or; Simon Fourniez et Nicole Andry sont réunis autour d'une table encore chargée de fruits et de cruches d'argent remplies de vin. Nicole, en achevant le conte qu'elle vient de dire, se lève pour verser à boire au Roi.

Scène Première

LE ROI, SIMON FOURNIEZ, NICOLE ANDRY, OLIVIER-LE-DAIM, *Deux Pages*

NICOLE, *se levant et versant à boire au Roi.* Oui, Sire, c'est ainsi que, sous le règne du feu roi, votre père, la demoiselle Godegrand épousa un pendu, que des écoliers avaient décroché par plaisanterie et mis dans la chambre de la vieille fille, pendant 5 qu'elle était à vêpres.

ROI, *riant.* A la bonne heure. Messire Olivier-le-Daim, que dites-vous de cette plaisante histoire?

OLIV. Je dis, Sire, que le jeune garçon avait été mal pendu. 10

ROI. Naturellement. Tu vois d'abord le vrai des choses. (*A Nicole Andry.*) C'est égal, voilà un réjouissant propos. C'est plaisir de vous entendre, belle Nicole. Pourquoi vous tenir si loin de moi?

NICOLE. Par respect, Sire. 15

ROI. Approchez !

NICOLE. Je n'oserais.

ROI. Eh ! bien, j'oserai, moi !

NICOLE. Oh ! Sire !

ROI. Quel âge avez-vous comme cela ? 20

NICOLE. J'ai vingt-quatre ans, Sire.

ROI. Ce n'est pas le bon âge pour rester veuve. Surtout quand on est la beauté la mieux fleurie

de notre ville de Tours. N'est-ce pas vous qu'on nomme partout la belle Drapière !

NICOLE. Oh ! Sire, on me nomme ainsi, parce que j'ai été célébrée sous ce nom-là dans une chanson qui est devenue fameuse aux veillées 5 d'hiver.

ROI. Et qui a fait cette chanson ? Un amoureux de ces yeux malins ?

NICOLE. Un amoureux ! Oh ! non, Sire. C'est Gringoire ! 10

ROI. Qu'est cela, Gringoire ?

OLIV. Rien du tout, Sire.

SIMON. Un comédien, un farceur bien réjouissant. Ma foi ! il est bien le plus effaré et le plus affamé des enfants perdus. 15

ROI. Ce qui ne l'empêche pas, à ce qu'il paraît, de se connaître en aimables femmes, et de louer triomphalement la plus belle de toutes.

NICOLE, à Simon Fourniez. Voyez-vous pas que le Roi m'attaque de galanterie ? Mon frère, défendez-moi ! 20

SIMON. Oh ! notre sire le Roi aime à rire, mais tu es une prude femme, et tu sais bien te défendre toi-même.

NICOLE. Alors, Sire, laissez-moi boire à la santé de 25 celui qui punit expressément en ce royaume tous les affronteurs de renommée et larrons d'honneur !

ROI, pressant Nicole. Ah ! ceci c'est de la trahison, et il faut que je me venge.

NICOLE, *s'agenouillant devant le Roi et élevant son verre.* Je bois à la santé du Roi ! à ses longs jours !

ROI, *s'arrêtant.* Contre une femme d'esprit, le diable perd ses peines. 5

NICOLE. A son triomphe sur tous ses ennemis !

ROI. Pardieu ! les plus cruels de tous, ce sont ces yeux qui me brûlent comme le feu d'enfer ! Mais, que tenter contre un ennemi qui me met dans l'impossibilité de le battre et de le poursuivre ? 10
Dira-t-on que le roi Louis a eu peur ?

NICOLE. Si quelqu'un disait cela, les Anglais de Dieppe et les Suisses de Bâle répondraient qu'il en a menti.

SIMON. Bien dit, ma sœur. Et si le Roi est le 15 plus vaillant capitaine de son royaume, il en est aussi le seigneur le plus juste, et le moins fier, peut-être ! C'est pourquoi j'ose le remercier de la grâce qu'il nous a accordée en daignant s'asseoir à table chez un de ses bourgeois. 20

ROI. Dis chez un de ses amis, Simon Fourniez. Tu n'es pas pour moi un simple bourgeois et le premier venu ! Je n'ai pas oublié les bonnes heures que nous avons passées dans ton jardin, 25 celui-là même qui entoure cette maison amie, quand je n'étais encore que dauphin de France. Au moment si cruel où je faisais à mes dépens le dur apprentissage de la vie, toi, humble et fidèle

serviteur, tu m'as aidé de ta bourse ; bien plus,
tu as risqué ta vie pour moi. Je sais comment !
Ce sont des souvenirs que rien ne peut effacer,
mon brave et digne ami Simon. Sans compter
que ta fille Loyse est ma filleule ! 5

SIMON. Ah ! Sire, pardonnez. Je pleure de joie.
Je n'ai pas attendu, moi, pour me donner à vous,
que vous fussiez le roi et le maître tout-puissant,
car il ne nous avait fallu qu'un moment pour nous
entendre ! Bourgeois né dans le peuple, pensant 10
et sentant comme lui, je devinais avec quelle
ardeur vous aimiez notre pauvre pays déchiré.
Or, il nous fallait un chef, un chef à la main rude
et vaillante, qui fût un père pour nous, un maître
inflexible pour les bergers qui tondaient de trop 15
près notre laine. Vous étiez notre homme, et
nous le comprenions !

ROI. Voilà parler. Vive Dieu ! Simon Fourniez,
tu as raison, mon peuple et mes bourgeois sont
ce que je préfère à tout au monde. Si je suis 20
venu aujourd'hui te demander à souper, c'est que,
Dieu merci, je puis enfin prendre un peu de re-
pos : je l'ai gagné ! Je veux jusqu'à ce soir me
réjouir librement avec vous, et me donner la ré-
création de n'être plus le roi. Les mauvais jours 25
de Péronne et de Liège sont passés, mes amis !
(*Se frottant les mains.*) Mon cousin de Bour-
gogne perd son temps du côté de la Gueldre et
du landgraviat d'Alsace !

NICOLE. Mais on assure que le sournois veut établir en Champagne Monseigneur votre frère de Normandie...

SIMON. Pour se ménager un passage entre ses Ardennes et sa Bourgogne ! 5

ROI. Oui, il a été question de cela. Oh ! le duc Charles est fin et rusé !

SIMON, *devinant le Roi*. Mais on peut trouver plus fin et plus rusé que lui !

ROI. Que dirais-tu, par exemple, ami Simon, si, en 10 renonçant à la Champagne, mon frère recevait de moi en échange la Guyenne et l'Aquitaine ?

SIMON. Je dis que ce serait un bon tour !

ROI. Et un bon troc ! pour un jeune homme ami du plaisir, comme l'est monsieur notre frère. 15 Aussi ne le refusera-t-il certainement pas.

OLIV., *s'avançant*. Vous le croyez, Sire ?

ROI. Si je le crois, Olivier ? (*Avalant une gorgée de vin.*) C'est La Balue que j'ai chargé de la négociation. Je compte sur La Balue : c'est un 20 serviteur fidèle, celui-là.

OLIV. Tellement fidèle que le Roi ne tardera pas à en être surpris !

ROI, *posant son verre*. Que veux-tu dire ?

OLIV. Moi, Sire ? Rien. (*A part.*) Laissons-lui 25 sa bonne humeur. Elle m'est nécessaire.

ROI, *se levant et allant à lui*. Qu'est-ce donc, maître Olivier ? Qu'avez-vous à murmurer ainsi entre vos dents ? Nierez-vous par hasard que je

n'aie en main les cartes, et que l'avantage ne me soit revenu ?

OLIV. Non pas, Sire. Il n'aurait pas été naturel que le plus fin joueur perdît sans cesse !

ROI. Aussi ramasserai-je les enjeux, mes enfants. 5
Donc, réjouissons-nous, Simon, et verse-nous ton vieux vin qui est le sang vermeil de la belle Touraine.

SIMON, *remplissant le verre du Roi.* Il est à vous, Sire ! 10

Les valets et les pages portent la table dans un coin de la salle et préparent le fauteuil du Roi.

ROI, *après avoir bu.* Et maintenant, je vais te montrer que, si tu m'aimes, tu n'as pas affaire à un ingrat. 15

SIMON. Ah ! Sire !

ROI. La guerre n'est pas tout, mon compère. Le commerce, tu le sais, est aussi la force d'une nation. Or, j'ai de graves intérêts à débattre avec mes amis les Flamands. 20

SIMON. Bon !

ROI, *s'asseyant dans son fauteuil.* Et il m'est venu à l'esprit de faire de toi mon ambassadeur.

SIMON. Ambassadeur ! Moi ! Votre Majesté a daigné songer à moi pour une telle mission ! 25
Mais c'est impossible ; je ne saurais parler comme il faut à des seigneurs.

ROI. Ce n'est pas avec des nobles que tu vas négocier, mais avec des chaussetiers et des batteurs

de cuivre. Mieux que personne, tu fais mon affaire.

SIMON, *avec embarras*. Oui... mais ma boutique, Sire !

ROI. Bon ! Elle est la plus achalandée de toute la ville ! Au besoin, tes draperies se vendraient toutes seules.

NICOLE. Sire, je devine bien la pensée de mon frère. Ce n'est pas son commerce qui l'inquiète ; c'est Loyse, qu'il n'oserait confier à personne, pas même à vous, pas même à moi.

SIMON. Si encore Loyse était mariée !

ROI. Qu'à cela ne tienne. Marions-la.

SIMON. Si Votre Majesté croit que c'est facile ! Je n'ai jamais formé d'autre vœu que celui-là. Mais Loyse y met de l'entêtement ; jusqu'à présent elle m'a résisté.

ROI. Peut-être aurai-je plus de crédit auprès d'elle.

SIMON. Mais encore faudrait-il trouver un époux-
seur !

OLIV., *s'approchant*. Ce n'est pas là le difficile, maître Simon. Mademoiselle Loyse n'est-elle pas jolie comme une petite fée ?

ROI, *regardant Olivier*. Tu t'en es aperçu ?

OLIV. Qui ne s'en apercevrait, à moins d'être aveugle ?

ROI. C'est juste. Et à ce charme de gentillesse et de beauté, Loyse en réunit d'autres encore. Elle a un père qui possède des prés...

SIMON. Des prés superbes !

ROI. Des vignobles...

SIMON. Qui produisent le meilleur vin de Tours !

ROI. Et sur les coteaux voisins...

SIMON. De beaux et nombreux moulins que le vent 5
ne laisse pas dormir !

ROI. Puis Loyse est notre filleule. C'est un bon
parti.

SIMON. Un parti superbe pour un riche bourgeois
de notre bonne ville. C'est ce que je lui dis 10
chaque jour. Mais elle ne m'écoute pas.

OLIV. Si alors vous lui proposiez quelque chose de
mieux ?

SIMON, *blessé*. De mieux qu'un bourgeois !

ROI, *ironiquement*. Tu ne devines pas, Simon ? 15
Messire Olivier, par exemple, qui, après une
jeunesse pleine de travaux et d'aventures, me
semble très désireux de faire une fin !

SIMON, *affectant la modestie*. Une pareille fin n'est
pas digne de monsieur votre barbier, Sire ! La 20
Providence, sans doute, lui en garde une meil-
leure.

OLIV. Hein ?

SIMON, *avec bonhomie*. Je dis ce que tout le
monde dit. 25

ROI. Eh bien ! nous consulterons Loyse elle-
même. Sois tranquille, mon compère, j'ai fait
des choses plus difficiles. Mais à propos, qu'est-
elle devenue, ma gentille Loyse ? Est-ce qu'elle

nous tient rigueur? Il me tarde pourtant de la voir sourire, et d'écouter son gracieux babil !
SIMON. Tenez, Sire, la voici. Il semble qu'elle ait deviné le désir de Votre Majesté... et le mien.

Scène II

LE ROI, SIMON FOURNIEZ, NICOLE ANDRY, OLIVIER-LE-DAIM, LOYSE

ROI, *souriant à Loyse, avec bienveillance*. C'est toi, 5
ma Loyse ?

LOYSE, *s'agenouillant sur un coussin, aux pieds du Roi*. Oui, Sire. Oh ! je ne vous oubliais pas !

ROI. Sais-tu ce que me disait mon ami Simon ? 10
Il prétendait que tu m'es comme lui toute dévouée, et que, de même que lui tu ne saurais me refuser nulle chose au monde.

LOYSE. Essayez, Sire.

ROI, *lui tenant la tête entre ses mains et la regardant* 15
avec tendresse. Ecoute. Je veux que tu sois contente. Il n'y a pas de chose à quoi je tienne davantage, car, (*en confidence*) je ne te l'ai jamais dit, (*gravement*) si les étoiles ne mentent pas, j'ai de bonnes raisons de croire que 20
mon bonheur est lié au tien.

LOYSE, *avec élan*. Alors, faites-moi bien vite heureuse !

Roi, *à part*. Chère âme de colombe ! (*A Loyse.*)

Veux-tu m'obéir ?

LOYSE. Oh ! de tout mon cœur.

Roi. Eh bien ! ma mignonne, il faut que tu te maries.

LOYSE. C'est cela que vous vouliez me demander ?

Roi. Oui.

LOYSE, *avec regret*. Oh ! quel dommage !

Roi. Et pourquoi cela, brunette ? Te voilà grande, 10
jolie, rose comme un Avril en fleur ; un tel trésor
ne peut pas rester sans maître. Dis un mot, et
tu auras le plus généreux des marchands de
Tours ! Tu souris ? Je crois te comprendre.
Les drapiers et les merciers de notre bonne ville 15
ont des terres, des vignes au soleil, mais ils ont
aussi pour la plupart le chef blanc et le dos
voûté. Et celui à qui tu penses quand tu es
toute seule, est un jeune apprenti aux cheveux
blonds qui n'a que son aune ! Ce n'est pas là 20
un obstacle. Par ma patronne ! j'enrichirai si
bien l'apprenti qu'il pourra festoyer son ancien
maître sur une nappe peluchée, dans une bonne
et solide vaisselle d'argent. Ainsi, nomme-le
sans crainte. 25

LOYSE. Sire, je ne me soucie pas plus d'un apprenti
que d'un marchand.

SIMON, *avec colère*. Peut-être que tu nous trouves
de trop basse lignée pour toi !

LOYSE, *au Roi*. Il ne m'appartient pas de rabaisser
l'état que mon père exerce avec honneur, —

SIMON. Eh bien, alors ?

LOYSE, *continuant*. Mais je ne vois pas de différence
entre une boutique et une prison. Quoi ! res- 5
ter ainsi dans cette ombre, dans cet ennui, quand
le monde est si grand, quand il y a tant de cieux,
tant de terres, tant de rivières, tant d'étoiles !

ROL. Tu ne veux pas d'un marchand?... Tu te
tais ? 10

LOYSE. Sire...

NICOLE. Soyez tranquille, Sire. Loyse me dit tout,
et je la confesserai.

LOYSE. Je n'ai pas de secrets, ma tante. Le Roi
le sait bien, ma mère était fille d'un drapier de 15
Tours. Toute petite enfant, comme elle jouait
sur les bords de la Loire, elle avait été en-
levée par des Bohémiens. Douze ans plus
tard on la retrouva par miracle, restée sage,
vertueuse et douce, mais elle avait gardé de 20
sa vie errante l'amour de vivre au grand air et
le désir de l'espace infini. Mon bon père l'a
épousée avec une sincère amitié et l'a rendue
heureuse, —

SIMON. Ma pauvre femme ! 25

LOYSE. Et cependant elle est morte jeune, quoi-
que entourée de soins et d'amour. Elle songeait
toujours aux pays bénis où les fruits et les fleurs
naissent ensemble dans la lumière. J'ai dans les

veines le sang de ma mère : voilà pourquoi, Sire,
je ne veux pas épouser un marchand.

SIMON. Princesse !

ROI. Veux-tu un soldat ?

LOYSE. Non, Sire. Rester à la maison quand mon 5
mari subirait les hasards et les dangers de la ba-
taille ! Ne serait-ce pas endurer lâchement un
supplice de toutes les minutes ?

ROI. Ainsi ton cœur ne dit rien ?

NICOLE, *au Roi*. Rien, Sire. 10

LOYSE, *naïvement*. Si fait. Mais ce qu'il me dit
est bien confus. (*Elle s'approche doucement du
Roi et, pensive, appuie sa tête contre la chaire
dans laquelle il est assis.*) Il me semble que
j'aime un homme qui, sans doute, n'existe pas, 15
puisque je le voudrais vaillant comme un capi-
taine et capable d'une action héroïque, mais doux
comme une femme. Et voyez si mes rêveries
sont folles ! quand je songe à cet ami inconnu,
je le vois parfois malade et chétif, et ayant besoin 20
de ma protection, comme si j'étais sa mère !
Vous voyez bien que je suis une petite fille, ne
sachant pas même ce qu'elle veut, et qu'il faut
me laisser du temps pour que je lise plus claire-
ment en moi-même. 25

SIMON. Autant laisser à un chat le temps de dé-
vider un peloton de fil ! Ah ! tu ne veux pas de
mari ! Eh bien, je te promets une chose, c'est
que tu en auras un avant qu'il soit peu.

Scène iii

→8 Gringoire

LOYSE. Non, mon père, laissez-moi libre, avec mes fleurs, au grand air et au grand soleil !

SIMON, *outré*. Au grand soleil ! (*Au Roi.*) Sire, ordonnez-lui de m'obéir.

ROI. Ah ! Simon, ici, je ne suis pas le roi ! 5

LOYSE, *avec cdlinerie*. Mon bon père, gardez-moi. Ne me chassez pas.

SIMON. Tiens, sais-tu ce que je finirai par faire, un beau jour ? Je t'enfermerai à double tour dans ta chambre, et tu n'en sortiras que lorsque 10 tu seras soumise à ma volonté.

LOYSE, *avec une révérence*. Ne vous fâchez pas, mon père. J'irai moi-même. J'y vais tout de suite, mais (*joignant les mains*) ne me mariez pas. (*Au Roi.*) Au revoir, mon parrain ! 15

ROI. Pauvre Loyse ! *Loyse sort avec une gracieuse mutinerie enfantine.*

Scène III

LE ROI, SIMON FOURNIEZ, NICOLE ANDRY, OLIVIER-LE-DAIM

ROI. Tu l'as encore mise en fuite, Simon !

SIMON. Je veux la réduire à l'obéissance ! C'est à moi de montrer de la fermeté, puisque Votre 20 Majesté n'a pas voulu décider sa filleule à être heureuse !

ROI. Bah ! les gens n'aiment pas plus à tenir leur bonheur des mains d'un autre que les anguilles à être écorchées vives !

OLIV. Ceux dont parle Votre Majesté sont les ingrats. 5

ROI. Autant dire : tout le monde !

SIMON. Ah ! Sire, je suis un père volé, assassiné. Adieu mon ambassade ! Je ne verrai pas vos batteurs de cuivre.

ROI. Calme-toi. Le refus de Loyse tient tout simplement à ce qu'elle n'aime encore personne. Il ne s'agit que de chercher celui qu'elle peut aimer. 10

NICOLE, *au Roi*. Et notre Loyse n'aura plus guère souci de tant voir les pays lointains, le jour où 15 quelqu'un sera devenu pour elle tout l'univers !

ROI. Bon ! Mais encore faut-il trouver ce quelqu'un. (*On entend au dehors un grand bruit et des éclats de rire prolongés.*) Quel est ce tumulte ? (*Simon Fourniez va à la fenêtre à 20 droite, et tout à coup éclate de rire.*) Qu'est-ce donc ?

SIMON, *riant*. Sire, c'est Gringoire !

OLIV., *à part*. Gringoire ! Ici ! Les maladroits le laissent approcher de cette place ! 25

SIMON. Oh ! le voilà devant la boutique de mon voisin le rôtisseur. Ses yeux semblent vouloir décrocher les poulets dorés. Il mange la fumée, Sire ! Ma foi, Gringoire est un drôle de corps.

OLIV., à *Simon Fourniez*. Oui, et ce drôle de corps s'arrête souvent sous les fenêtres de votre maison ; particulièrement sous celles de votre fille.

NICOLE. Où est le mal.

5

SIMON. Il a de si bonnes chansons ! (*Il chante.*)

“ Satan chez nous s'est fait barbier !

Il tient le rasoir...”

Rencontrant le regard d'Olivier-le-Daim et achevant entre ses dents.

10

“ dans sa griffe ! ”

(*A part.*) Oh ! le diable ! j'oubliais !

OLIV. Ces chansons, maître Fourniez, il paraît qu'on les écoute ici ?

NICOLE, avec résolution. Sans doute.

15

OLIV. Prenez garde. Il ne faudrait pas trop vous en vanter.

ROI. Pourquoi cela ?

OLIV. C'est que, parmi ces chansons effrontées, qui ne respectent personne, —

20

ROI. Je le vois.

OLIV., continuant. Il y a une certaine “ Ballade des pendus,” comme on l'appelle, qui doit mériter la corde à celui qui l'a composée.

NICOLE, à part avec effroi. La corde !

25

ROI. Eh quoi ! Nicole, c'est ce brave compagnon dont vous me parliez qui met ainsi en émoi tout le populaire ?

SIMON, *au Roi*. Sait-il seulement ce qu'il fait?

Gringoire, Sire, est un enfant.

OLIV. Un enfant méchant et dangereux, comme tous ses pareils ! Les rimeurs sont une sorte de fous qu'on n'enferme pas, je ne sais pourquoi, bien 5 que le plus sain d'entre eux soupe du clair de lune, et se conduise avec moins de jugement qu'une bête apprivoisée.

NICOLE, *indignée*. Oh ! (*Au Roi*.) Est-ce la vérité, Sire?

10

ROI. Pas tout à fait, et messire Olivier-le-Daim est un peu trop fier. Vous semblez, Nicole, vous intéresser vivement à ce rimeur, qui vous a chantée?

NICOLE. Oui, Sire. J'avoue hautement que je l'aime. 15

ROI. Vous l'aimez ?

NICOLE. Cordialement. Et si Gringoire n'était fier comme l'empereur des Turcs, il aurait toujours chez nous une place au foyer et un bon repas. Quand je le vis pour la première fois, 20 c'est il y a trois ans, par le rude hiver qu'il fit alors, où pendant deux mois la terre fut toute blanche de neige. Gringoire était assis sous le porche d'une maison de la rue du Cygne ; il avait sur ses genoux deux petits enfants égarés 25 qu'il avait trouvés pleurant après leur mère, et grelottant de froid. Il avait ôté de dessus ses épaules son méchant pourpoint troué pour les envelopper dedans, et, resté à demi nu, il berçait

les petits, en leur disant un cantique de la sainte Vierge.

ROI, *après avoir rêvé.* Je veux voir ce Gringoire.

OLIV. Ah !

NICOLE. Ah ! Sire ! vous avez là une idée de roi. 5

Pauvre garçon ! le voilà déjà qui triomphe de son étoile !

OLIV. Appeler devant le Roi ce baladin !

ROI. J'ai dit : Je veux.

OLIV., *changeant de pensée.* Soit ! *Il s'incline de-* 10
vant le Roi, et ve donner un ordre aux officiers
placés dans la pièce voisine.

ROI, *négligemment.* Le jeu en vaut un autre. Et je trouve qu'il n'y a pas de festin excellent, s'il ne se termine par quelque bonne drôlerie et 15 joyeuseté.

SIMON. C'est mon avis. Gringoire nous dira une de ses farces... bien salées ! Celle de Pathelin, par exemple... Bée... bée... bée... bée !

OLIV., *au Roi.* Votre Majesté va être obéie. Grin- 20
goire va venir, et je lui ferai dire quelques rimes. Seulement, je n'assure pas qu'elles amuseront Votre Majesté !

ROI. Nous verrons bien ! et pour peu que ses chansons soient moins méchantes que tu ne le 25 prétends, puisque Gringoire est si affamé, nous avons là de quoi lui faire fête. (*On sert les mets sur la table.*) Ça ne lui déplaira pas.

SIMON, *allant vers la porte.* Le voici.

Scène IV

LE ROI, OLIVIER-LE-DAIM, NICOLE ANDRE, SIMON FOUR-
NIEZ, GRINGOIRE. *Les Archers.*

*Gringoire entre au milieu des archers, pâle,
grelottant, et comme ivre de faim*

GRING. Ah ça, messieurs les archers, où me con-
duisez-vous? (*Aux archers.*) Pourquoi cette
violence? (*Les archers se taisent.*) Ce sont 5
des gendarmes d'Écosse qui n'entendent pas le
français. (*Sur un signe d'Olivier-le-Daim, les
archers lâchent Gringoire, et sortent ainsi que les
pages.*) Hein? Ils me lâchent à présent! (*Aper-
cevant le Roi et Olivier-le-Daim.*) Quels sont 10
ces seigneurs? (*Flairant le repas.*) Dieu tout-
puissant, quels parfums! On me menait donc
souper? On me menait, de force, faire un bon
repas! La force était inutile. J'y serais venu
de bonne volonté. (*Admirant l'ordonnance du 15
repas.*) Des pâtés, de la venaison, des grès
pleins de bon vin pétillant! (*Au Roi et à Oli-
vier-le-Daim.*) Je devine, vous avez compris que
messieurs les archers me conduisaient en prison
sans que j'eusse soupé, et alors vous m'avez fait 20
venir pour me tirer de leurs griffes... de leurs
mains, veux-je dire, et pour me donner l'hospi-

talité, comme les potiers de terre firent à Homé-
mérés !

ROI. Dites-vous vrai, maître Gringoire ? Vous
n'avez pas encore soupé ?

GRING. Soupé ? Non, messire. Pas aujour- 5
d'hui.

NICOLE, *s'avançant, au Roi*. Cela se voit de reste.
Regardez son visage défait et blême.

GRING., *rassuré*. Madame Nicole Andre !

SIMON, *s'avançant à son tour*. Il meurt d'inani- 10
tion.

GRING. Maître Simon Fourniez ! Dans mon
trouble, je n'avais pas d'abord reconnu votre
maison.

OLIV., *à Gringoire*. Vous n'avez pas soupé ? 15
Alors, vous accepterez bien une aile de cette
volaille ?

GRING., *comme halluciné*. Oui. Deux ailes. Et
une jambe !

OLIV. Voilà un vin de vignoble qui réveillerait 20
un mort.

GRING., *s'avançant vers la table*. C'est mon affaire.

OLIV., *s'arrêtant du geste*. Un instant ! Serait-il
honnête de vous attabler ainsi sans apporter
votre écot et payer votre part du souper ? 25

GRING., *décontenancé*. Payer ? Je n'ai pas un
rouge liard.

OLIV. Si les Muses ne dispensent guère l'or et
l'argent, elles ont su vous prodigeur d'autres

trésors. Vous avez l'imagination, les nobles pensées, le don des rimes.

GRING., *tristement*. De pareils dons ne servent de rien quand on a grand'faim, et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui. Que dis-je? aujourd'hui! 5
Tous les jours.

OLIV. Comprenez-moi. Je veux dire qu'avant de satisfaire votre appétit, vous nous direz une de ces odes que les Muses vous ont inspirées.

GRING. Oh! messire, mon appétit est plus pressé 10
que vos oreilles. (*Il va pour s'approcher de la table.*)

OLIV., *l'arrêtant*. Non pas. Vos vers d'abord.
Vous boirez et mangerez ensuite.

GRING. Je vous assure que ma voix est bien 15
malade.

NICOLE, à *Gringoire*. Bon courage!

GRING., à *part*. Allons, le parti le plus court est de céder, je le vois bien. (*Haut.*) Voulez-vous que je vous dise quelque morceau tiré de 20
mon poème des "Folles entreprises"?

OLIV. Non.

GRING. "La Description de Procès et sa figure"?

OLIV., *l'interrompant*. Non. Une ballade plutôt. 25
Cela sent son terroir gaulois?

GRING., *agréablement surpris*. Eh bien, celle qui a pour refrain: "Car Dieu bénit tous les miséricords"!

OLIV. Non. Déclamez plutôt cette ballade... là...
que vous savez... qui court la ville, et qui ré-
jouit si fort ceux à qui on la chante tout bas?

NICOLE, *à part*. Ah ! je devine enfin !

GRING., *avec méfiance*. Je ne sais pas de quoi ;
vous voulez parler.

NICOLE, *à part*. Le méchant homme !

OLIV. Bon. Allez-vous dire que vous ne connaissez
pas la " Ballade des pendus " ?

GRING., *réprimant un tressaillement*. Qu'est-ce 10
que cela ?

OLIV. La dernière ballade que vous avez composée.

GRING., *très effrayé*. Ce n'est pas vrai.

NICOLE. Certainement.

ROI. Laissez, dame Nicole. Écoutez. 15

NICOLE, *à part, regardant Gringoire avec pitié*. Ah !
le pauvre ! Le barbier n'en laissera pas une
miette !

OLIV. Et qui pourrait de nos jours, hors l'illustre
poète Gringoire, composer une ballade pareille à 20
celle-là, dont les rimes se répondent si exactement
d'un couplet à l'autre, comme des appels de cor
dans la forêt ?

GRING., *flatté*. Il est certain que les rimes en sont
assez congrûment agencées ! 25

OLIV. Ah ! vous la connaissez ?

GRING., *à part*. Mon renom me trahit. (*Haut.*)
Je serais, je vous l'assure, bien empêché de vous
la dire. Je ne la sais pas.

OLIV. Je vous croyais, comme nous, un fidèle serviteur du souverain, mais ayant le courage de penser haut et de dire la vérité à tous, même au Roi, —

GRING., *un peu ébranlé.* Ah ! ce sont là vos façons !

OLIV. Mais, puisque je me suis trompé, Dieu vous garde, messire Gringoire. Voici la porte de la rue.

GRING., *avec regret.* Quitter ce logis, ces parfums ! sans avoir mangé !

OLIV. C'est vous qui le voulez bien.

GRING. C'est le supplice de Tantalus, qui avait volé un chien d'or en Crète ! J'ai cent fois plus faim que tout à l'heure. (*Avec désespoir.*) Messires...

OLIV. N'en parlons plus. Quittons-nous sans rancune. (*Il le pousse vers la porte.*) 15

GRING., *désolé.* Oui.

OLIV. Notre pauvre souper, qui restera avec sa courte honte ! Admirez cette oie.

GRING. L'eau m'en vient à la bouche.

OLIV., *prenant le plat sur la table et le montrant à Gringoire.* Voyez quelle chair grasse et succulente ! (*Il s'approche de Gringoire et lui passe le plat sous le nez.*) 20

GRING. Suave odeur ! Ce seigneur a raison. Il pense librement, mais il a bon cœur. (*Entrainé par la faim.*) Allons, puisque vous l'exigez... 25

NICOLE, *avec effroi.* Que va-t-il faire ?

OLIV., *arrêtant Nicole du regard. Sévèrement.*
Dame Andry !

GRING. Vous aussi, madame, vous voudriez l'entendre? Eh bien, puisque tout le monde le désire...

ROI. Sans doute.

GRING. Je vais vous dire la "Ballade des pendus." 5
(*Au Roi, avec orgueil et confidentiellement.*) Elle est de moi. (*Naïvement.*) C'est une idée que j'ai eue en traversant la forêt du Plessis, où il y avait force gens branchés. On les avait mis là, peut-être, de peur que la rosée du matin ne 10 mouillât leurs semelles!

NICOLE, à part. Il ne se taira pas!

ROI, à Gringoire. Eh bien?

GRING. M'y voici.

BALLADE DES PENDUS

15

" Sur ses larges bras étendus,
La forêt où s'éveille Flore,
A des chapelets de pendus
Que le matin caresse et dore.
Ce bois sombre, où le chêne arbore 20
Des grappes de fruits inouïs
Même chez le Turc et le More,
C'est le verger du roi Louis."

OLIV. Cela commence bien!

NICOLE, se tourne vers le Roi et le supplie. Par pitié! 25

ROI, tranquillement, à Gringoire. La suite?

GRING. "Tous ces pauvres gens morfondus,
Roulant des pensers qu'on ignore,

Dans les tourbillons éperdus
 Voltigent, palpitants encore.
 Le soleil levant les dévore.
 Regardez-les, cieux éblouis,
 Danser dans les feux de l'aurore, 5
 C'est le verger du roi Louis."

OLIV., *répétant le refrain avec ironie.*

"Le verger du roi Louis!"

ROI, *toujours calme.* Fort bien. (*A Gringoire.*)
 Poursuivez. 10

GRING. La troisième strophe est encore plus ré-
 jouissante.

ROI. Est-ce vrai?

GRING. Vous allez voir.

"Ces pendus, du diable entendus, 15
 Appellent des pendus encore.
 Tandis qu'aux cieux, d'azur tendus,
 Où semble luire un météore.
 La rosée en l'air s'évapore,
 Un essaim d'oiseaux réjouis 20
 Par-dessus leur tête picore
 C'est le verger du roi Louis."

NICOLE, *à part.* Ah! malheureux!

Gringoire se retourne. Tous gardent le silence.

GRING. Eh bien, qu'en dites-vous? (*A part.*) 25
 Ils ne se dérident pas. Il n'y a que le vieux
 qui a l'air très content. Celui-là s'y connaît,
 sans doute.

ROL, à *Gringoire*. Mais n'est-il pas d'usage qu'il y ait un "Envoi" après les trois couplets?

GRING. Oui ! je voyais bien que vous n'étiez pas un profane.

ROL. L' "Envoi" doit commencer, j'imagine, par 5
le mot *Prince*.

GRING. Oh ! cela est indispensable, comme les yeux d'Argus sur la queue du paon. *Prince !* Seulement, vous comprenez, je ne connais pas de prince. 10

ROL. C'est fâcheux !

GRING., avec *finesse*. Je sais bien que je pourrais toujours offrir ma ballade au duc de Bretagne ou à monseigneur de Normandie.

ROL. En effet. Qui t'en empêche ? 15

GRING., *simplement*. C'est que j'aime bien trop la France... et même le roi Louis... malgré tout ! Mais je suis comme vous. Je lui dis aussi ses vérités. Qui aime bien...

ROL. Châtie bien. C'est juste. Voyons l' "Envoi." 20

ENVOI

GRING. " Prince, il est un bois que décore
Un tas de pendus, enfouis
Dans le doux feuillage sonore.
C'est le verger du roi Louis ! " 25

OLIV., à *Gringoire*. Maître Gringoire, on ne saurait polir des vers d'un tour plus agréablement bouffon !

GRING., *avec modestie.* Ah ! messire !

ROI. Vous pouvez être sensible à ces éloges. On s'accorde à louer le goût de messire Olivier-le-Daim !

GRING., *effrayé.* Olivier-le-Diable ! 5

OLIV. C'est à vous que je le dois, Sire.

GRING. Le Roi !

ROI. Oui, le Roi.

GRING., *avec accablement.* Le Roi ! Je ne souperai mie. (*Gringoire affolé reste immobile. Tous se taisent.*) 10

ROI, *à Gringoire.* Vous ne dites plus rien ?

GRING. Sire, pour rester muet, je n'en pense pas moins.

ROI. Vous songez peut-être qu'après avoir si bien 15 chanté les pendus...

GRING. Rien ne saurait m'empêcher...

OLIV. D'être pendu vous-même.

GRING., *qui se sent déjà étranglé.* Ah !

NICOLE, *suppliant le Roi.* Sire ! 20

Le Roi regarde Nicole d'un air d'intelligence.

ROI, *montrant Olivier-le-Daim.* Il a parlé sans mon ordre. Mais il peut avoir dit vrai.

NICOLE, *bas au Roi.* Je vous ai vu sourire. Le Roi pardonne. 25

ROI, *avec bonhomie.* Je ne dis pas cela.

GRING. Pendu ! (*Au Roi, ingénument.*) Sans souper ?

ROI, *le regardant.* Tu pourrais souper ?

GRING. Oui. Je pourrais très bien. Mais le Roi ne voudra pas que je soupe.

ROI, *riant tout à fait*. Fi ! Quelle idée as-tu là ? C'est me prêter un esprit de vengeance indigne d'un chrétien et d'un gentilhomme. Je n'envoie pas mes amis se coucher à jeun. Tu soupieras.

GRING. Enfin !

ROI. Mange à ta faim et bois à ton désir... si le cœur t'en dit !

GRING., *le visage illuminé et allant à la table*. Je crois bien !

ROI, à Nicole. Dame Nicole, vous avez là sous la main tout l'attirail de la meilleure buverie. C'est vous qui remplirez son verre.

NICOLE. Pour cela, oui, pauvre agneau ! (*A part.*) 15 Il est dans son bon jour !

SIMON. C'est bien le moins qu'il boive.

ROI. Vous, Olivier, vous servirez notre hôte.

GRING. Oh ! je me sers tout seul.

OLIV., *humilié*. Moi, Sire ! 20

ROI. Vous le pouvez sans déroger, sachez-le. Je n'oublie pas que je vous ai annobli. Mais un seigneur peut servir un poète.

GRING., *fièrement*. Est-ce donc ainsi ? Eh bien. Sire (*mettant un genou à terre*), pardonnez-moi ! 25 J'ai été coupable envers vous, mais puisque vous me prenez ma vie, je ne puis vous donner plus !

ROI, à part. Bien. (*Montrant la table à Gringoire.*) Assieds-toi vite.

GRING., *se relevant*. C'est juste, je n'ai pas de temps à perdre, (*Il s'assied à table et mange. Olivier-le-Daim le sert, Nicole Andry lui verse à boire.*) si ce festin que je vais faire doit être le dernier que je fasse jamais ! (*Le Roi s'est assis dans un fauteuil près de Gringoire et s'amuse à le regarder ; Gringoire boit et mange avec une avidité désespérée.*) Le dernier, que dis-je ! c'est bien le premier ! (*Il entame un pâté énorme.*) O le pâté mirifique avec ses donjons et ses tours ! 10 Me croirez-vous ? Eh bien, voilà ce que je rêve depuis que je suis au monde. Comprenez ! J'ai toujours eu faim. Cela va bien un an, deux ans, dix ans ! mais à la longue on a faim tout de même. Tous les matins, je disais au soleil levant, 15 tous les soirs aux étoiles blanches : "C'est donc aujourd'hui jour de jeûne !" Elles me répondaient, les douces étoiles, mais elles ne pouvaient pas me donner de pain. Elles n'en avaient pas. (*A Olivier-le-Daim, qui lui passe un plat.*) Mille 20 grâces, messire. (*Au Roi.*) Comme cela doit être facile d'être bon, quand on mange de si bonnes choses ! Moi, je suis très bon, croyez-moi, j'ai souci des plus misérables créatures, —

NICOLE, *au Roi*. Bonne âme innocente ! 25

GRING., *continuant*. Et pourtant, voilà la première fois que je touche, même des yeux, à de telles victuailles. (*A Nicole Andry, qui lui verse à boire.*) Merci, madame. Oh ! le joli vin clair !

Ah ! (*Il boit.*) cela vous met dans la poitrine la joie, le soleil, toutes les vertus. Comme je vais bien vivre ! Qui donc prétendait que j'allais être pendu ? Je vous assure que je ne le crois plus du tout. (*Au Roi.*) A quoi cela vous servirait-il de pendre un nourrisson de Calliope et du saint chœur parnassien, qui peut, Sire, raconter vos exploits à la race future, et les rendre aussi durables dans la mémoire des hommes que ceux d'Amadis de Gaule et du chevalier Perséus ?

ROI. Tu as si bien commencé !

GRING., *piteusement.* Pas trop bien.

ROI. " Ces pendus, du diable entendus,
Appellent des pendus encore."

GRING., *avec une expression de doute.* Oh ! ils les appellent !... Voyez-vous, Sire, le bon sens n'est pas mon fort. (*Modestement.*) Je n'ai que du génie. Ah ! d'ailleurs, pendez-moi, que m'importe ! Je suis bien bon de m'occuper de cela. (*Il se lève.*) Que me reste-t-il à faire sur cette planète, déjà refroidie ? J'ai aimé la rose et le glorieux lis, j'ai chanté comme la cigale, j'ai joué des mystères à la gloire des saints et je ne vois pas ce que j'ai omis, sauf de laisser après moi des petits Gringoire pour frissonner de faim et pour coucher sur la terre dure. Or, franchement, ce n'est pas la peine. La seule chose que j'avais négligée jusqu'à présent, c'est de souper. Et j'ai bien soupé. J'avais offensé le roi notre Sire, je

lui ai demandé pardon à genoux. Mes affaires sont en règle, tout va pour le mieux, et à présent, maître Simon Fourniez, je bénis le soir d'été où pour la première fois j'ai passé devant votre maison.

SIMON. Quel soir d'été?

5

Gringoire s'accoude d'abord sur le fauteuil du Roi, puis sans prendre garde à ce qu'il fait, s'y assied tout à fait. Olivier-le-Daim s'élance vers lui furieux, mais le Roi, du regard, arrête le barbier, et lui fait signe en souriant de ne 10 *pas troubler Gringoire.*

GRING., *se laissant aller à l'extase de sa rêverie, et peu à peu finissant par oublier la présence de ceux qui l'entourent.* Voyez-vous, un poète qui a faim ressemble beaucoup à un papillon affolé. Le soir 15 que je veux dire (c'était à l'heure où le soleil couchant habille le ciel de pourpre rose et de dorure), en passant sur le Mail du Chardonneret, j'avais vu flamboyer dans leurs mailles de plomb vos vitres qu'il remplissait d'éclairs et d'incendies, 20 et, sans savoir pourquoi, j'étais allé à la flamme ! Je m'approchai, et à travers ces belles vitres de feu, je vis resplendir la pourpre des fruits, je vis briller les orfèvreries et étinceler les écuelles d'argent, je compris qu'on allait manger là, et je 25 restai en extase. Tout à coup, au-dessus même de cette salle, une fenêtre s'ouvrit, et une tête de jeune fille apparut, gracieuse et farouche comme celle de Phœbé la grande nymphe au cœur silen-

cieux, quand elle aspire l'air libre de la forêt.
Les rayons d'or qui se jouaient dans sa chevelure
et sur son front vermeil lui faisaient une parure
céleste, et je pensai tout de suite que c'était une
sainte du paradis !

5

NICOLE, *bas au Roi*. C'était Loyse !

GRING. Elle semblait si loyale, si fière ! Mais
après, je compris que ce n'était qu'une enfant,
en voyant un sourire empreint d'une ineffable
bonté voltiger dans la lumière de ses lèvres roses. 10
Alors, vous comprenez, mes pieds étaient cloués
au sol et je ne pouvais détacher mes yeux de
cette maison, où se trouvait justement réuni tout
ce que j'étais destiné à ne posséder jamais, un
bon souper servi dans une riche vaisselle, et une 15
vierge enfant, digne de l'adoration des anges !

ROI, *bas à Nicole*. Eh bien ! Nicole, voilà un pauvre
songeur qui admire comme il faut ma chère
filleule ! Que dis-tu de cela ?

SIMON, *à part*. Beau régal pour ma fille, d'être 20
dévisagée par ce fantôme, qui est transparent
comme la vitre d'une lanterne !

GRING. Je suis revenu chaque jour, car rien ne
nous attire mieux que le sourire décevant des
Chimères ! Mais, comme l'a dit un sage, à la 25
fin tout arrive, même les choses qu'on désire.
Aujourd'hui enfin, j'ai festiné comme Baltassar,
prince de Babylone. Mais je formais un autre
souhait, car l'homme est insatiable.

ROI, *venant s'accouder sur le fauteuil où Gringoire est assis.* Ce souhait, quel est-il ?

GRING., *s'apercevant de sa méprise, et se levant précipitamment.* J'aurais voulu apercevoir une fois de plus cette belle jeune demoiselle de la 5
fenêtre —

SIMON. Pour cela, non.

OLIV., *à part.* Bien.

GRING., *qui n'a pas entendu Simon Fourniez, continuant.* Mais je la reverrai, puisque vous me 10
faites partir devant elle, et que vous m'envoyez l'attendre au ciel, où sont tous les anges. Donc, rien plus ne me soucie, et si le moment est venu à votre caprice, je puis gaiement et bravement mourir. 15

ROI, *à part.* Il y a là un homme !

NICOLE, *à part.* Le Roi ne dit pas encore qu'il fait grâce !

ROI, *bas à Nicole.* Nicole, dis-moi : crois-tu que Loyse... pourrait aimer ce Gringoire ? 20

NICOLE. Comment ?

ROI. Ne t'étonne pas. Pourrait-elle l'aimer ?

NICOLE. Plût à Dieu ! Mais...

Elle lui désigne le maigre visage de Gringoire.

ROI. Je te comprends. (*A part.*) Elle a peut-être 25
raison. (*Après avoir rêvé, et comme à lui-même.*) C'est égal, dans ce petit monde qui tiendrait au creux de ma main, je vois l'homme et les fils qui le remuent, tout comme en des

Scène v

— 6 — Gringoire

intrigues plus illustres, et cela m'amusera de voir la fin de notre conte.

OLIV. Sire, puis-je à présent emmener d'ici maître Pierre Gringoire ?

ROI, *contrarié de l'obsession d'Olivier-le-Daim.* 5

Non. Qu'il reste. Je veux l'entretenir seul un moment.

OLIV. Eh ! quoi ?

ROI, *sévèrement.* M'avez-vous entendu ? Sortez, et ne rentrez pas ici que je ne vous rappelle. 10

OLIV., *à part.* Ce roi ne vaut rien quand il est bon. Il va faire quelque sottise. Mais, patience ! (*Il s'incline devant le Roi et sort avec une rage sourde.*)

ROI. Mon cher Simon, et vous dame Nicole, laissez-moi seul, je vous prie, avec maître Pierre Gringoire. J'ai à lui parler.

GRING., *à part, tandis que Simon Fourniez et Nicole Andry prennent congé du Roi et sortent.* Me parler ! Bon saint Pierre, mon patron, que 20 veut-il me dire ?

Scène V

LE ROI, GRINGOIRE

ROI. Pierre Gringoire, j'aime tes pareils, lorsqu'ils parlent bien la langue rythmée. Je te pardonne.

GRING., *tombant à genoux.* Ah ! Sire ! " Dieu bénit tous les miséricords ! " 25

ROI. Oui, je te pardonne. A une condition.

GRING. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

ROI. Je veux te marier.

GRING. Oh ! Sire, pourquoi ne pas me faire grâce
tout à fait ? 5

ROI. Comment ! poète affamé ! seras-tu si fort
à plaindre d'avoir près de ton foyer une bonne
ménagère ?

GRING., *se levant*. Sire, ne voulez-vous pas me
punir plus cruellement que je ne le mérite ? 10
Je ne me sens pas le cœur d'épouser quel-
que douairière, contemporaine du roi Charle-
magne.

ROI. Celle dont je te parle a aujourd'hui dix-sept
ans d'âge. 15

GRING. C'est donc que le ciel l'a affligée d'une
laideur bizarre et surnaturelle ?

ROI. Elle est aussi belle que jeune, et toute pa-
reille à une rose naissante.

GRING., *palissant*. Je devine, Sire. Mais libre et 20
sans tache sous le ciel, je me vois trop pauvre
pour me passer d'honnêteté et de renom.

ROI. Tais-toi ! la jeune fille dont tu seras l'époux
est pure comme l'hermine, dont rien ne doit
ternir la blancheur sacrée. 25

GRING. Tout de bon ? (*Revenant à lui.*) Mais je
n'ai d'autre lit que la forêt verte et d'autre
écuelle que ma main fermée : je ne peux pas
me mettre en ménage avec si peu de chose.

ROI. Ne t'inquiète de rien. Tu dois bien penser que je n'oblige pas à demi.

GRING. Sire, vous êtes généreux comme le soleil de midi ! Mais qui décidera la jeune demoiselle à devenir ma femme ? 5

ROI. Qui ? Toi-même. Tu la regarderas comme tu regardais tout à l'heure le souper de maître Simon, et tu lui diras : "Voulez-vous être ma femme ?"

GRING. Je n'oserai jamais. 10

ROI. Il faut que tu oses.

GRING. Autant me proposer d'accompagner l'Iliade sur un chalumeau de paille.

ROI. Il ne s'agit que de plaire.

GRING. Justement. Avec le visage que voilà ! Je 15
me sens laid et pauvre, et quand j'ai voulu bégayer des paroles d'amour, elles ont été accueillies si durement que je me suis jugé à tout jamais. Tenez, Sire, un jour (c'était dans la forêt qui est proche), je vis passer sur son cheval frémissant 20
une jeune chasserresse égarée loin des siens. Son visage brillait d'une lumière divine, et elle était couverte d'or et de saphirs. Je me jetai à ses genoux en tendant les mains vers cette nymphe héroïque, et je m'écriai : "Oh ! que vous êtes 25
belle !" Elle arrêta son cheval et se mit à rire, si fort et si longtemps que j'eus peur de la voir mourir sur place. Une autre fois, j'osai parler d'amour à une paysanne, aussi pauvre que moi,

et vêtue à peine de quelques haillons déchirés. Celle-là, ce fut autre chose, elle me regarda d'un air de profonde pitié, et elle était si affligée de ne pouvoir me trouver beau, que sans rien dire, elle en versa deux grosses larmes. Les anges ; sans doute les ont recueillies.

ROI. Ainsi tu t'abandonnes toi-même. Quand je te donne un moyen de vivre !

GRING. Chimérique !

ROI. O couardise ! Rare lâcheté d'un homme qui 10 hésite, ayant à son service une arme plus forte que les lances et les épées ! Quoi, tu es poète, par conséquent habile aux ruses et aux caresses du langage, et l'amour de la vie ne t'inspire rien ! Sache ceci : tant que notre salut dépend de quel- 15 qu'un, et que nous n'avons pas la langue coupée, rien n'est perdu. Il y a un an, Gringoire, ce roi qui te parle à présent, où était-il ? Tu t'en souviens ? A Péronne, chez le duc Charles. Prisonnier du duc Charles. Prisonnier d'un vassal 20 intéressé à sa perte, violent, ne sachant lui-même s'il voulait ou ne voulait pas le sacrifier : c'est ce qu'on éprouve dans les commencements obscurs des grandes tentations ! Qui voyait-il autour du duc ? Ses ennemis à lui, des transfuges ! Son 25 géôlier voulait se croire offensé. Pour logis de plaisance, il avait une tourelle sombre où avait coulé le sang d'un roi de France, assassiné par un Vermandois ! Son or ! on le croyait si bien perdu

que ceux par qui il l'envoyait à ses créatures le mettaient dans leur poche. Rien ne pouvait le tirer de là, que sa pensée agile ; mais, Dieu merci ! il a pu parler à son ennemi, et le voici là, redouté, vainqueur, maître de lui et des autres, 5 et prenant ses revanches. Et toi, Gringoire, toi qui as goûté le miel sacré tu as à convaincre qui ? une enfant, une fillette capricieuse, une femme, un être variable et changeant qui se pétrit comme de la cire molle ! et tu as peur ! 10

GRING. Oui.

ROI. Et tu trouves plus facile de mourir !

GRING. Oui, Sire. Car si je parle, comme vous le voulez, à cette jeune fille inconnue, je sais bien ce qui arrivera. Elle se mettra à rire à gorge 15 déployée, comme la jeune Diana de la forêt du Plessis.

ROI. Elle ne rira pas.

GRING. Alors, elle pleurera, comme la mendiante. C'est l'un ou l'autre. On ne m'aime pas, moi ! 20 Et je n'aimerai plus.

ROI. Tu n'es pas sincère. Mais je te devine. Tu redoutes, dis-tu, celle à qui je veux fiancer l'espoir de ta vie ? Tu dis qu'elle ne peut t'aimer, Gringoire ? Mais alors, pourquoi donc as-tu gardé 25 dans tes yeux le vivant reflet de sa beauté angélique ? Pourquoi as-tu le cœur plein d'elle ? Pourquoi voulais-tu la revoir tout à l'heure ?

GRING. Qui cela, Sire ?

ROI. Elle, pardieu ! la jeune fille de la fenêtre, celle que tu as aimée en la voyant, celle que je veux te donner et que tu refuses, la fille de Simon Fourniez, Loyse !

GRING., *éperdu*. Quoi ! 5

ROI. Eh bien oui, les deux ne font qu'une. La crains-tu toujours ? Veux-tu encore mourir ?

GRING., *près de défaillir*. Oh ! Sire ! ne me dites pas qu'il s'agit d'elle, car alors c'est tout de suite que je mourrais. 10

ROI, *observant curieusement Gringoire*. Je te croyais plus brave. Que sera-ce donc quand tu la verras, ici, tout à l'heure !

GRING. A cette seule pensée, mes jambes se débent, et je sens que mon cœur va m'étouffer ! 15

ROI. Allons, allons, il faut en finir. (*Il va à la porte et appelle.*) Holà, compère Simon ! dame Nicole ! (*Riant, à Gringoire.*) Ma foi, j'ai cru que tu tomberais en pamoison, comme une femme ! 20

Scène VI

LE ROI, GRINGOIRE, SIMON FOURNIEZ, NICOLE ANDRY,
LOYSE

NICOLE, *entrant*. Il a pardonné !

SIMON, *amenant Loyse que le Roi ne voit pas d'abord*. Sire, nous voici.

ROI, *à Simon Fourniez*. Eh bien, Simon, ta fille ?

SIMON, *piteusement*. Sire, je n'ai pas eu le courage de la laisser au cachot dans sa chambre. Je me suis sottement attendri, comme un vieil oison. (*Le Roi sourit.*) Vous me trouvez faible, n'est-ce pas?

5

ROI, *riant*. Au contraire. Fais-la venir.

GRING., *à part*. C'est elle ! (*Il s'appuie sur un meuble, prêt à tomber en faiblesse.*)

LOYSE, *au Roi*. Sire, je suis délivrée avec tous les honneurs de la guerre ! (*Elle embrasse Simon* 10
Fourniez qui se laisse faire et essuie une larme.)
On m'a ouvert les portes de la citadelle, et je n'ai pas rendu mes armes !

ROI, *gaiement*. Bon ! Mais il te reste à obtenir le pardon du Roi.

15

LOYSE, *riant*. Oh ! le Roi, je n'en ai pas peur ! (*Bas au Roi.*) Il est juste, lui !

ROI. Tu as raison. (*Il prend Loyse sous son bras, et parle à demi-voix de façon à n'être entendu que de Loyse et de Nicole.*) Dis-moi. (*Montrant* 20
Gringoire.) Comment trouves-tu ce garçon ?

LOYSE, *cherchant des yeux*. Où donc ?

ROI. Là-bas.

LOYSE, *après avoir regardé Gringoire*. Il n'est pas beau. Il a l'air triste, humilié.

25

NICOLE, *bas au Roi*. Je vous l'avais bien dit, Sire.

ROI, *à Nicole*. J'en aurai le cœur net. Je saurai si la lumière de l'âme intérieure ne saurait em-

bellir parfois un pauvre visage, et si la flamme subtile d'un esprit ne peut suffire à éveiller l'amour! (*A Loyse.*) Pierre Gringoire, mon serviteur, a quelque chose à te demander de ma part. Il faut que tu lui accordes un moment 5 d'audience.

SIMON. Lui, Sire, ce meurt-de-faim parler pour vous! (*Riant.*) Ah! ah! ah! la bonne folie! Roi, à *Simon Fourniez*. Tu peux bien, n'est-ce pas, sur ma foi de gentilhomme, laisser quelques 10 instants notre Loyse seule avec lui?

SIMON. Oh! pour cela, Sire, tant qu'on voudra! voilà qui est sans danger. Gringoire est un enjôleur de filles que je pourrais mettre dans mon verger, comme un mannequin pour effrayer 15 les oiseaux!

GRING., à part, *douloureusement*. Elle entend cela!

ROI, à *Loyse*. Écoute ce jeune homme, je t'en prie. Veux-tu, Loyse?

LOYSE. Oh! de grand cœur! 20

ROI. Bien, ma fille. (*Voyant la porte s'ouvrir.*) Mais qui vient ici sans mon ordre? Olivier!

Scène VII

LE ROI, GRINGOIRE, SIMON FOURNIEZ, LOYSE, OLIVIER-LE-DAIM, NICOLE ANDRY

ROI, à *Olivier-le-Daim*. Je vous avais interdit, monsieur, et par égard pour vous, d'assister à un

entretien dans lequel j'entends décider du sort de Loyse.

OLIV., *à part*. J'arrive à temps. (*Haut.*) Quand il s'agit des intérêts de Votre Majesté, ne dois-je pas, s'il le faut, enfreindre ses ordres ? 5

ROI. Je connais ces prétextes hypocrites. Vous devez obéir, et rien de plus.

OLIV. Même lorsque les plus chers projets de mon roi sont menacés ?

ROI. Quels projets ? Parlez, monsieur. 10

OLIV., *montrant les personnages présents*. Devant eux ?

ROI. Devant tous ! Parle, te dis-je, et malheur à toi si tu m'alarmes en vain !

OLIV. Plût à Dieu, Sire, que Votre Majesté eût 15 seulement à punir la désobéissance de son fidèle serviteur. Mais elle aura à châtier d'autres crimes plus dangereux que celui-là.

ROI. Que veux-tu dire ?

OLIV. Cet échange de la Guyenne contre la 20 Champagne...

ROI, *tressaillant, et d'un geste éloignant Loyse*. Eh bien, cet échange ?

OLIV. Cet échange n'aura pas lieu.

ROI. Vous dites ? 25

OLIV. Monseigneur votre frère le refuse.

ROI, *hors de lui*. Il le refuse !

OLIV. Vous vouliez que le duc de Bourgogne ignorât vos intentions ?

ROI. Oui.

OLIV. Il les connaît.

ROI. Quel est le traître?

OLIV. Le traître, Sire, est celui qui par ses lettres avertissait de vos projets le duc Charles ! J'ai 5
pu enfin saisir un de ses courriers. Lisez, Sire !
(*Il lui présente une lettre dépliée.*) et Votre Majesté
dira si j'ai fait mon devoir.

ROI, *après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.* La
Balue ! Lui, ma créature ! (*Lisant.*) "Croyez 10
en toute vérité Monseigneur, un serviteur discret
qui est bien moins l'homme du Roi que le vôtre !"
Ah ! La Balue ! mon ami, pour regretter de
l'avoir écrite, cette lettre, tu auras à toi une nuit
si longue, si noire et si profonde, que tu auras 15
besoin d'un effort de mémoire pour te rappeler
l'éclat du soleil et la clarté du jour !

LOYSE, *qui ne peut entendre, mais que la colère du
Roi épouvante. A Simon Fourniez.* Qu'a donc
le Roi ? Je ne l'ai jamais vu ainsi. 20

ROI, *se levant.* Mais que dis-je ? Il s'est enfui
sans doute !

OLIV. Pas si loin que je n'aie pu l'atteindre.

ROI, *respirant.* L'imbécile ! Nous le tenons !
Merci, Olivier, tu es un bon serviteur, un fidèle 25
ami. Je ne l'oublierai pas. (*Avec une fureur
toujours croissante.*) Ah ! mon courroux dor-
mait, et on le réveille ! Donc, ce n'est pas fini,
messieurs les mécontents, et il vous faut des

exemples profitables : vous en aurez ! Vous vous imaginiez que la France n'est qu'un jardin fleurissant autour de vos donjons fermés ? Non pas, mes maîtres : la France est une forêt dont je suis le bûcheron, et j'abattrai toute branche qui me gênera, avec la corde, avec le glaive, avec la hache !

OLIV. Sire, monseigneur de la Balue est un prince de l'Église.

ROI. Je le sais, sa vie est sacrée. Je ne toucherai pas à la vie de monsieur de la Balue. (*Pâlis-
sant de rage.*) Mais je lui ménage une retraite...
Partons !

SIMON, *s'approchant du Roi.* Sire !

ROI, *se retournant.* Quoi ? qu'est-ce ? que me veux-tu ?

SIMON. Le Roi part sans me dire...

ROI. Qu'ai-je à te dire ? N'ai-je pas perdu assez de temps aux commérages de ta boutique ?

SIMON, *suffoqué.* Ma boutique !

ROI. A ton aune, bonhomme, à ton aune !

SIMON, *ne sachant plus ce qu'il dit.* J'y vais, Sire.
Elle est en bas !

OLIV. Mais Gringoire...

ROI, *comme dans un rêve.* Gringoire ! qu'est cela, Gringoire ?

OLIV. Le factieux qui raille la justice de Votre Majesté.

ROI. Il la raille? Qu'on le pende!

NICOLE. Sire, Votre Majesté oublie qu'elle lui a pardonné.

ROI, *revenant à lui*. C'est vrai. J'ai eu tort. J'ai suivi le premier mouvement, qui ne vaut rien. 5
Pour un roi justicier l'indulgence est un crime.
La bonté, le pardon, font des ingrats.

NICOLE. Oh! Sire!

ROI, *à Nicole*. Laissez-moi. (*A Gringoire avec dureté.*) Pour racheter ta vie, je t'avais imposé 10
une condition.

NICOLE. S'il ne peut la remplir!

ROI. Tant mieux: Dieu ne veut pas que je pardonne. (*A Gringoire.*) Au surplus, cela te regarde. Dans une heure, tu auras décidé de ta 15
vie. Ce n'est pas assez des princes et des seigneurs? Soit: j'irai encore, s'il le faut, chercher des rebelles à châtier jusque dans la boue!
(*Nicole veut parler; le Roi, du geste, lui impose silence.*) Assez! assez! (*Il sort.*) 20

LOYSE, *à Simon Fourniez*. Qu'est-ce donc, mon père? qu'y a-t-il? (*Regardant le Roi avec terreur.*) Quel changement!

SIMON, *et montrant le poing à Gringoire*. A ton aune! Et c'est pour ce misérable-là que le Roi 25
me traite de la sorte! Un gueux sans coiffe et sans semelle!

OLIV. Maître Simon Fourniez, et vous dame Nicole Andry, retirez-vous, et que mademoiselle Loyse

(*montrant Gringoire*) reste seule avec cet homme.

SIMON. Ce va-nu-pieds avec ma fille !

NICOLE, *entraînant Simon*. Le Roi le veut.

SIMON, à *Gringoire*. Bouffon ! baladin ! (*S'arrache 5*
chant de l'étreinte de Nicole et revenant sur ses pas.

— *Avec fureur.*) Comédien !

LOYSE. Au revoir, mon père. (*Simon Fourniez et Nicole Andry sortent.*)

OLIV., à *Gringoire*. Dans une heure. (*Allant à la 10*
porte, s'adressant à l'officier placé en dehors.)

Veillez à ce que vos soldats gardent chaque issue de cette maison et que personne n'en sorte sous peine de la vie. (*Il disparaît. — La porte se re- 15*
ferme.)

Scène VIII

GRINGOIRE, LOYSE

GRING., à *part*. Allons, Gringoire, voilà qui est le plus simple du monde. Couvert, comme tu l'es, de leurs insultes, fais-toi aimer d'elle ! En combien de temps, mes bons seigneurs ? En un instant, tout de suite ! A la bonne heure ! Il 20
fallait donc le dire plus tôt : c'est si facile !

LOYSE, à *part*. Que se passe-t-il donc ? Quel est cet homme ? Le Roi, qui veut que je l'écoute, l'accable en même temps de sa colère. Que

- va-t-il me demander? Que puis-je pour lui?
 (*Haut à Gringoire.*) Vous avez à me parler?
- GRING. Moi? Pas du tout.
- LOYSE. Ce n'est pourtant pas ce que m'a dit le 5
 Roi.
- GRING. Ah! oui, le Roi m'a chargé de vous faire
 une proposition facétieuse et bizarre.
- LOYSE. Faites-la donc!
- GRING. Vous la refuserez. 10
- LOYSE. Dites toujours.
- GRING. Le Roi m'a chargé de vous demander...
- LOYSE. Quoi?
- GRING. Si vous vouliez... (*A part.*) Les mots ne
 passent pas. 15
- LOYSE. Si je voulais...
- GRING. Non, si, moi, je pouvais... je me trompe!
 Enfin, mademoiselle, le Roi... veut vous marier.
- LOYSE. Je le sais. Le Roi me l'a déjà dit. Mais
 qui ordonne-t-il que j'épouse? 20
- GRING. Il vous laisse libre, mademoiselle. Vous
 avez toujours le droit de refuser. C'est l'homme
 que le Roi vous propose qui serait obligé, lui, de
 se faire aimer de vous.
- LOYSE. Mais encore, quel est cet homme? 25
- GRING. Que vous importe? (*Levant les épaules.*)
 Vous ne pouvez pas l'aimer.
- LOYSE. Que vous importe aussi? Voyons, qu'est-il
 enfin?

GRING. Ce qu'il est ? Oh ! je vais vous l'expliquer tout de suite. Figurez-vous ceci. Vous êtes toute mignonne et enchanteresse lui, il est laid et souffreteux. Vous êtes riche et bien attornée, il est pauvre, affamé, presque nu. Vous êtes gaie 5 et joyeuse ; et lui, quand il n'a pas besoin de faire rire les passants, il est mélancolique. Vous voyez bien que vous proposer ce malheureux, c'est justement offrir un hibou de nuit à l'alouette des champs. 10

LOYSE, *à part, avec un effroi naïf.* Est-ce lui ? Oh ! non ! (*Haut.*) Vous vous jouez de moi. Le Roi m'aime ; aussi n'est-il pas possible qu'il ait fait pour moi un choix pareil !

GRING. En effet, cela n'est pas possible. Mais 15 cela est vrai, pourtant.

LOYSE. Mais comment ce malheureux que vous me dépeignez a-t-il attiré l'attention du Roi ?

GRING. L'attention du Roi ? Vous dites bien. Il l'a attirée en effet, et plus qu'il ne voulait. Com- 20 ment ? En faisant des vers.

LOYSE, *étonnée.* Des vers ?

GRING. Oui, mademoiselle. Un délassement d'oisif.

Cela consiste à arranger entre eux des mots qui occupent les oreilles comme une musique obstinée 25 où, tant bien que mal, peignent au vif toutes choses, et parmi lesquels s'accouplent de temps en temps des sons jumeaux, dont l'accord semble tintinnabuler follement, comme clochettes d'or.

LOYSE. Quoi ! un jeu si frivole, si puéril, quand il y a des épées, quand on peut combattre ! quand on peut vivre !

GRING. Oui, on peut vivre ! mais, que voulez-vous, ce rêveur (et dans tous les âges il y a eu un homme pareil à lui) préfère raconter les actions, les amours et les prouesses des autres dans des chansons où le mensonge est entremêlé avec la vérité.

LOYSE. Mais c'est un fou, cela, ou un lâche. 10

GRING., *bondissant, à part.* Un lâche ! (*Haut, avec fierté.*) Ce lâche, mademoiselle, dans des temps qui sont bien loin derrière nous, il entraînait sur ses pas des armées, et il leur donnait l'enthousiasme qui gagne les batailles héroïques ! Ce fou, 15 un peuple de sages et de demi-dieux écoutait son luth comme une voix céleste, et couronnait son front d'un laurier vert !

LOYSE. A la bonne heure, chez les païens idolâtres. Mais chez nous aujourd'hui ! 20

GRING., *avec mélancolie.* Aujourd'hui ? C'est différent. On pense comme vous pensez vous-même.

LOYSE. Mais qui a pu persuader au... protégé du Roi de prendre un pareil métier ? 25

GRING., *simplement.* Personne. Le métier que fait ce chanteur oisif, ce poète (c'est ainsi qu'on l'appelait jadis), personne ne lui conseille de le prendre. C'est Dieu qui le lui donne.

LOYSE. Dieu ! et pourquoi cela ? Pourquoi condamnerait-il des créatures humaines à être inutiles, et exemptes de tout devoir ?

GRING. Aussi Dieu n'a-t-il pas de ces dédains cruels ! Chacun ici-bas a son devoir : le poète 5 aussi ! Tenez, je vais vous parler d'une chose qui vous fera sourire peut-être, vous qui êtes toute jeunesse et toute grâce ! car vous n'avez jamais connu sans doute ce supplice amer qui consiste à souffrir de la douleur des autres, à se dire dans 10 les instants où l'on se sent le plus heureux : " En la minute même où j'éprouve cette joie, il y a des milliers d'êtres qui pleurent, qui gémissent, qui subissent des tortures ineffables, qui, désespérés, voient lentement mourir les objets de leur plus 15 chère amour, et se sentent arracher saignant un morceau de leur cœur ! " Cette chose-là ne vous est pas arrivée, à vous ?

LOYSE. Vous vous trompez. Savoir que tant d'êtres sanglotent, ploient sous le fardeau, succombent, 20 et me sentir vaillante, forte, et n'y pouvoir rien, voilà ce qui fait souvent que je me hais moi-même. Voilà pourquoi je voudrais être homme, tenir une épée, et ceux qui sont voués à un malheur injuste, les racheter de mon sang ! 25

GRING., *exalté*. Donc, vous avez un cœur ! Eh bien, voulez-vous savoir ? Il y a sur la terre, même dans les plus riches pays, des milliers d'êtres qui sont nés misérables et qui mourront misérables.

LOYSE. Hélas !

GRING. Il y a des serfs attachés à la glèbe qui doivent à leur seigneur tout le travail de leurs bras, et qui voient la faim, la fièvre, moissonner à côté d'eux leurs petits hâves et grelottants. Il y a des tisserands glacés et blêmes qui, sans le 5 savoir, tissent leur linceul ! Eh bien, ce qui fait le poète, le voici : toutes ces douleurs des autres, il les souffre ; tous ces pleurs inconnus, toutes ces plaintes si faibles, tous ces sanglots qu'on ne pouvait pas entendre, passent dans sa voix, se 10 mêlent à son chant, et une fois que ce chant ailé, palpitant, s'est échappé de son cœur, il n'y a ni glaive ni supplice qui puisse l'arrêter ; il voltige au loin, sans relâche, à jamais, dans l'air et sur les bouches des hommes. Il entre dans le château, 15 dans le palais, il éclate au milieu du festin joyeux, et il dit aux princes de la terre : — Écoutez !

“ Rois, qui serez jugés à votre tour,
Songez à ceux qui n'ont ni sou ni maille ;
Ayez pitié du peuple tout amour, 20
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
Et la charrue, et bon pour la bataille.
Les malheureux sont damnés, — c'est ainsi !
Et leur fardeau n'est jamais adouci.
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire. 25
Le froid, la pluie et le soleil aussi,
Aux pauvres gens tout est peine et misère.”

LOYSE, *douloureusement*. Ah ! mon Dieu !

GRING. Écoutez encore !

“ Le pauvre hère en son triste séjour
Est tout pareil à ses bêtes qu'on fouaille.
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four 5
Pour un festin ou pour une épousaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci.
Sur son vassal, d'épouvante saisi,
Il met sa main comme un aigle sa serre,
Et lui prend tout en disant : ‘ Me voici ! ’ ” 10

LOYSE, *qui tombe à genoux en sanglotant*. Ah !

GRING., *avec une joie folle*. Vous pleurez !

LOYSE, *avec élan*. “ Aux pauvres gens tout est
peine et misère ! ”

GRING. O Dieu ! 15

LOYSE, *allant à Gringoire et le regardant avec une curiosité émue*. Et celui qui parle ainsi d'une
voix si fière, si éloquente, si tendrement indignée,
est le protégé du Roi ! Pourquoi donc pensiez-
vous que je ne pourrais pas l'aimer ? 20

GRING., *amèrement*. Pourquoi ?

LOYSE. Et ce lutteur si résigné, si hardi, qui pour
les autres brave tous les périls a besoin d'être
soutenu et consolé dans sa propre misère ! Cet
homme, je veux le connaître. Quel est-il ? 25

GRING., *prêt à laisser échapper son secret*. Vous
voulez le connaître ?

LOYSE. Oui... et le sauver de lui-même.

GRING. Le sauver?

LOYSE. Vous hésitez encore?

GRING. Le sauver de lui-même... et du Roi... (*A part.*) Ah ! lâche ! Tu peux avoir cette misérable pensée ! Emporté avec elle au paradis des anges, tu peux songer à redescendre dans ton ignominie et à l'y entraîner avec toi ! Meurs ! pour être digne d'un bonheur qui ne reviendra plus. Meurs ! pour n'être pas moins généreux qu'elle et pour la sauver à ton tour. 10

LOYSE. Que voulez-vous cependant que je réponde au Roi ? Le nom de cet homme ? J'ai le droit de le savoir !

GRING., *à part.* A quoi bon, si elle ne l'a pas deviné ! 15

LOYSE, *à part.* Ah ! j'espérais qu'il se nommerait lui-même !

GRING., *à part.* On vient (*voyant entrer Olivier-le-Daim*), c'est Olivier ! C'est la délivrance ! Grâce à Dieu, ma corde sera bien à moi, car je 20 l'ai gagnée !

Scène IX

LOYSE, OLIVIER-LE-DAIM, GRINGOIRE, puis LE ROI, SIMON
FOURNIEZ et NICOLE ANDRY

OLIV., *entrant, à Gringoire.* L'heure est écoulée.

GRING. Tant mieux !

LOYSE. Déjà !

OLIV. Partons donc ! (*A part.*) Le Roi n'aurait qu'à avoir quelque sot accès de clémence.

GRING. Adieu, mademoiselle. Que tous les saints vous gardent !

LOYSE. Mais votre mission n'est pas terminée ! 5

GRING. Pardon, mademoiselle. Messire Olivier n'aime pas à attendre.

LOYSE. Et où veut-il donc vous emmener ?

GRING. A une fête, où l'on ne saurait se passer de moi !

LOYSE, voyant entrer les pages qui précèdent le Roi. 10
Le Roi ! Ah ! tout va s'expliquer !

Loyse, Gringoire et Olivier-le-Daim se rangent des deux côtés de la porte. Le Roi entre sans les voir. Il se frotte les mains, et son visage a une expression de joie. Il traverse la scène, et 15 va s'asseoir dans un grand fauteuil à gauche.

ROI. S'il y a sur la terre une joie complète et sans mélange, s'il y a une volupté qui soit en effet divine, c'est celle de châtier un traître. Surtout quand la trahison a avorté et ne saurait plus nous 20 nuire. Ah ! maintenant, je me sens bien. Rien n'a périclité, au contraire, et je suis toujours le maître des événements. (*Apercevant Olivier-le-Daim.*) C'est toi, mon brave, mon fidèle ?
Que fais-tu là ? 25

OLIV. Sire, j'exécutais vos ordres.

ROI. Mes ordres ? (*Il aperçoit Gringoire et se rappelle tout.*) Gringoire ? (*Se souvenant.*)
Ah ! un instant !

OLIV. Mais...

ROI, *sans l'entendre*. Tu m'as bien servi, Olivier.
Je t'en saurai gré.

OLIV. Sire, Votre Majesté me récompense déjà en
daignant approuver mon zèle. 5

ROI. Nous ferons mieux encore. (*Le congédiant
du geste.*) Va, Olivier, laisse-moi arranger les
choses. Tu n'y perdras rien.

OLIV., *s'inclinant*. Sire, il y a tout avantage à s'en
remettre à vous ! (*Il sort.*) 10

ROI, *à lui-même*. La capitainerie du pont de Meulan, et j'en serai quitte. (*Apercevant Loyse.*)
Loyse ! Te voilà, ma mie ! Pourquoi rester là-bas ? Est-ce que je te fais peur ?

LOYSE. Un peu. Vous avez été si méchant ! 15

ROI, *comme sortant d'un rêve*. Méchant ? Ah !
oui. Ne parlons plus de cela. Ta vue me rafraîchit. Viens. (*Il embrasse Loyse au front.*)
Mais je ne vois pas ton père.

*Depuis un instant, Simon Fourniez et Nicole
Andry sont entrés par la porte de gauche. Ils
restent au fond de la scène, et regardent curieusement le Roi.* 20

LOYSE. Il se cache de vous. Vous l'avez si bien
traité ! 25

ROI. Moi ! Que lui ai-je pu dire, à ce bon et
cher ami ?

LOYSE, *montrant Simon Fourniez*. Tenez, le voilà
là-bas, qui n'ose avancer.

ROI, à *Simon Fourniez*. Pourquoi donc? Approche, approche, ami Fourniez. Où étais-tu donc?

SIMON. Où j'étais? (*Amèrement.*) A mon aune.

ROI. A ton... (*Souriant.*) Brave Simon, je t'ai fait de la peine? Ta main! Je ne t'en veux pas. Je te pardonne.

NICOLE, *s'avançant*. C'est bien de la bonté. Votre Majesté a daigné maltraiter si bien mon frère, qu'elle devait lui en garder rancune. 10

ROI. Nicole! J'ai eu tort d'être distrait devant une femme d'esprit. Venez là, mes amis, près de moi. Toi aussi, Gringoire. Il y a quelque chose à terminer ici en famille. (*A Gringoire.*) Eh bien, mon maître, j'espère que tu as su te faire heureux! Oui, je suis sûr que ma filleule aura apprécié l'homme que je lui offrais. 15

SIMON. Quel homme?

ROI. N'est-il pas vrai, Loyse?

LOYSE, *feignant malicieusement d'être distraite*. 20

Quoi donc, Sire? De qui parlez-vous?

ROI. De l'époux que je te destine.

SIMON. Quel époux?

ROI. L'acceptes-tu?

LOYSE. Non. 25

ROI, *très étonné*. Non!

LOYSE, *à part*. Cette fois, il faudra bien qu'il parle.

ROI. Tu le refuses! Toi, Loyse!

LOYSE, *regardant Gringoire à la dérobée.* Je ne puis épouser un inconnu... dont on n'a pas même voulu me dire le nom !

NICOLE, *au Roi.* Ah ! J'en étais sûre ! il a été brave jusqu'au bout. 5

LOYSE. Je savais bien qu'il était en danger !

ROI, *à Loyse.* Gringoire ne t'a pas dit qu'il avait offensé le Roi son seigneur en composant une certaine... "Ballade des pendus," et que pour racheter sa vie... 10

LOYSE, *devinant.* Il devait en une heure, en un instant...

GRING. Se faire aimer de toi !

LOYSE, *poussant un grand cri de joie.* Ah ! (*Allant à Gringoire qu'elle prend par la main.*) Sire, 15 je vous demandais ce matin un époux capable d'une action héroïque, un vaillant qui eût les mains pures de sang versé : eh bien ! le voilà, Sire. Donnez-le-moi. Je l'aime. C'est moi qui réclame votre parole, et je serai fière d'être sa 20 compagne à toujours, dans la vie et dans la mort !

ROI, *à Simon Fourniez.* Eh bien, Simon ?

SIMON. J'entends, Sire. Vous voulez mon consentement ?

ROI. Me le donneras-tu ? 25

SIMON. Vous le savez, Sire, nous n'avons pas coutume de nous rien refuser l'un à l'autre.

ROI, *riant.* Merci, compère. (*A Gringoire.*) Et toi, Gringoire, qu'en dis-tu ?

GRING., *éperdu de joie.* Sire ! Elle ne rit pas !

ROI, *gaiement.* Elle ne pleure pas non plus ! (*Bas à Gringoire.*) Faut-il lui apprendre à présent la raison que tu avais d'être si timide ?

GRING., *désignant avec mélancolie son pauvre visage.* 5

A quoi bon, Sire, si elle ne s'en aperçoit pas ?

ROI, *à Simon Fourniez.* Mon cher ambassadeur...

SIMON, *rayonnant de joie.* Ambassadeur !

ROI. Voilà ta fille mariée ; prépare-toi à partir pour les Flandres. (*Prenant sous ses deux bras 10 Nicole Andry et Loyse.*) Es-tu content de moi, Nicole ?

NICOLE. Oui, monseigneur. Vous êtes un vrai roi, puisque vous savez faire grâce. Et qu'y a-t-il de plus doux ? Un pendu ne saurait être utile à 15 âme qui vive...

LOYSE. Tandis qu'un oiseau des bois ou un poète qui chante sert du moins à annoncer que l'aurore se lève et que le printemps va venir !

Le rideau tombe.

20

Au théâtre, la "Ballade des pendus" a dû forcément être coupée par des répliques indispensables à l'action, tandis qu'à la scène VIII le mouvement de la pièce qui, à cet endroit, se précipite vers le dénouement, n'a pas permis à Gringoire de dire en entier la "Ballade des pauvres gens." Nous rétablissons ici le texte des deux ballades telles qu'elles ont été écrites, pour les présenter au lecteur dans l'intégrité de leur forme lyrique.

BALLADE DES PENDUS

I

Sur ses larges bras étendus,
La forêt où s'éveille Flore,
A des chapelets de pendus
Que le matin caresse et dore.
Ce bois sombre, où le chêne arbore 5
Des grappes de fruits inouïs
Même chez le Turc et le More
C'est le verger du roi Louis.

II

Tous ces pauvres gens morfondus,
Roulant des pensers qu'on ignore 10
Dans les tourbillons éperdus
Voltigent, palpitants encore.
Le soleil levant les dévore.
Regardez-les, cieux éblouis,
Danser dans les feux de l'aurore, 15
C'est le verger du roi Louis.

III

Ces pendus, du diable entendus,
 Appellent des pendus encore.
 Tandis qu'aux cieus, d'azur tendus.
 Où semble luire un météore,
 La rosée en l'air s'évapore, 5
 Un essaim d'oiseaux réjouis
 Par-dessus leur tête picore.
 C'est le verger du roi Louis.

ENVOI

Prince, il est un bois que décore
 Un tas de pendus enfouis 10
 Dans le doux feuillage sonore.
 C'est le verger du roi Louis.

BALLADE DES PAUVRES GENS

I

Rois qui serez jugés à votre tour,
 Songez à ceux que n'ont ni sou ni maille ; 15
 Ayez pitié du peuple tout amour
 Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
 Et la charrue, et bon pour la bataille.
 Les malheureux sont damnés, — c'est ainsi !
 Et leur fardeau n'est jamais adouci. 20
 Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire.
 Le froid, la pluie et le soleil aussi,
 Aux pauvres gens tout est peine et misère.

Gringoire 8-

II

Le pauvre hère en son triste séjour,
Est tout pareil à ses bêtes qu'on fouaille.
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four
Pour un festin ou pour une épousaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci. 5
Sur son vassal, d'épouvante saisi,
Il met sa main, comme un aigle sa serre,
Et lui prend tout, en disant : " Me voici !"
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

III

Ayez pitié du pauvre fou de cour ! 10
Ayez pitié du pêcheur qui tressaile
Quand l'éclair fond sur lui comme un vautour,
Et de la vierge aux yeux bleus, qui travaille,
Humble et rêvant sur sa chaise de paille.
Ayez pitié des mères ! ô souci, 15
O deuil ! L'enfant rose et blond meurt aussi.
La mère en pleurs entre ses bras le serre,
Pour réchauffer son petit corps transi :
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

ENVOI

Prince ! pour tous je demande merci ! 20
Pour le manant sous le soleil noirci
Et pour la nonne égrenant son rosaire
Et pour tous ceux qui ne sont pas d'ici :
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

PERSONNAGES

BRIQUEVILLE.

ADRIENNE.

NOËL.

MADAME LEBRETON.

Au château de Briqueville dans les environs de Tours.

De nos jours.

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Un petit salon au rez-de-chaussée. — Au fond, grande porte donnant sur une terrasse; cette porte reste ouverte pendant toute la durée de la pièce; portes intérieures à droite et à gauche; contre le mur de gauche un petit guéridon; en scène, un peu vers la gauche, une table; à gauche de cette 5 table un grand fauteuil pour Briqueville, à droite une chaise pour Adrienne. — A droite, au premier plan, une petite table.

Scène Première

BRIQUEVILLE, ADRIENNE, MADAME LEBRETON

Au lever du rideau, Adrienne, assise à droite de la table, continue une lecture à haute voix; Briqueville, bien commodément et paresseuse- 10 ment enfoncé dans son fauteuil, ne quitte pas des yeux, un seul instant, Adrienne. Madame Lebreton est occupée à préparer le café sur le petit guéridon de gauche.

ADRI., *lisant*. “D'Artagnan était vainqueur, sans 15 beaucoup de peine, il faut le dire, car un seul des alguazils était armé; encore se défendit-il pour

la forme. Il est vrai que les trois autres avaient essayé d'assommer le jeune homme avec les chaises, les tabourets, et les poteries, mais deux ou trois égratignures faites par la flamberge du gascon les avaient épouvantés. Dix minutes 5 avaient suffi à leur défaite. D'Artagnan était resté maître du champ de bataille."

BRIQ. Et?...

ADRI. Et c'est fini.

BRIQ. Comment, c'est?... 10

ADRI. Le premier volume finit là, mais il y en a un second...

BRIQ. A la bonne heure.

ADRI., *se levant*. Je vais le chercher...

BRIQ., *se levant aussi*. Par exemple !... je ne per- 15
mettrai pas que vous vous donniez la peine...

ADRI. Monsieur...

BRIQ. C'est moi qui irai...

ADRI., *l'arrêtant*. Monsieur... je vous en prie,
monsieur... ma tante me gronderait, n'est-ce pas, 20
ma tante? (*Madame Lebreton ne répond pas.*)
Ma tante !...

MME. LEB. Hé?...

ADRI. N'est-ce pas que tu me gronderais si je
souffrais que monsieur... 25

MME. LEB. Certainement je vous... je te gronderais...
je te gronderais très fort...

ADRI., *à Briqueville*. Vous entendez... (*Madame
Lebreton vient verser le café.*) Remettez-vous là...

(*Elle le force doucement à se rasseoir.*) Vous allez prendre votre café, bien tranquillement, bien gentiment... Je vais, moi, aller chercher ce second volume... et je me dépêcherai pour ne pas vous faire trop attendre la suite des aventures ; du chevalier d'Artagnan.

BRIQ. Mais vous ne savez pas où il est, ce second volume...

ADRI. Dans la bibliothèque, sur la planche d'en haut.

BRIQ. Jamais vous ne pourrez atteindre... 10

ADRI. Je monterai sur une chaise...

BRIQ. N'allez pas tomber au moins, n'allez pas vous faire de mal.

ADRI., *se dirigeant vers la porte de droite.* N'ayez pas peur. 15

BRIQ. Prenez bien garde. (*La suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle soit sortie.*) Ah !

Scène II

BRIQUEVILLE, MADAME LEBRETON

BRIQ., *assis.* Mais qu'est-ce que c'est que cette nièce-là, à la fin, madame Lebreton ?

MME. LEB., *descendant en scène.* Monsieur... 20

BRIQ. Qu'est-ce que c'est que cette nièce?...

MME. LEB. C'est ma nièce, monsieur...

BRIQ., *prenant son café.* Comment se fait-il que jamais vous ne m'avez parlé d'elle?...

MME. LEB. Je ne fais que cela depuis quinze jours...

BRIQ. Oui, mais, avant ces quinze jours, jamais vous ne m'aviez dit un mot...

MME. LEB. C'est que jamais vous n'aviez pris la 5
peine de vous informer... je ne suis point fâchée
de glisser cela en passant... Voilà vingt ans que
je suis au service de monsieur, et pas une seule
fois, pendant ces vingt ans, pas une seule fois,
monsieur ne m'avait fait l'honneur de me de- 10
mander des nouvelles de ma famille... mais vous
vous êtes joliment rattrapé depuis que mademoi-
selle ma nièce a mis le pied dans cette maison.
Ça a été tous les jours des questions nouvelles.
D'où vient-elle votre nièce? Où va-t-elle? 15
Qu'est-ce qu'elle fait? Qu'est-ce qu'elle a fait?
Qu'est-ce qu'elle va faire? Je croyais avoir
suffisamment répondu ; mais puisque vous avez,
à ce qu'il paraît, oublié ce que je vous ai dit,
je ne demande pas mieux que de recommen- 20
cer...

BRIQ., *se levant.* Eh non, madame Lebreton, je
n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit... Vous
m'avez dit que vous aviez un frère...

MME. LEB. Certainement, j'en ai un... 25

BRIQ. Que ce frère, horloger de son état, s'était
expatrié ; qu'il était allé s'établir en Amérique,
à Philadelphie...

MME. LEB. Philadelphie, c'est bien cela.

BRIQ. Qu'il s'y était marié ; qu'il avait eu une fille...

MME. LEB. Une fille qui est ma nièce... ma nièce
qui était là tout à l'heure. Elle est ma nièce,
puisqu'elle est la fille de mon frère.

BRIQ. Assurément. Vous m'avez dit qu'elle avait 5
reçu une très belle éducation ; qu'elle était entrée
comme gouvernante dans une famille américaine ;
que cette famille américaine ayant fait un voyage
en France, votre nièce avait profité de l'occasion
pour venir passer quelques jours près de vous ; 10
qu'elle était arrivée à Paris, il y a environ trois
semaines ; que là on lui avait dit que vous étiez
ici, en Touraine, avec moi, et qu'alors elle était
venue vous rejoindre en Touraine... C'est bien
cela, n'est pas ? c'est bien là ce que vous m'avez 15
dit.

MME. LEB. Sans doute...

BRIQ. Eh bien...

MME. LEB. Eh bien quoi ?

BRIQ. Eh bien... je ne sais pas, moi... il me semble 20
qu'il doit y avoir autre chose...

MME. LEB. Et quoi donc, s'il vous plaît ?

BRIQ. Je ne sais pas... mais en la regardant, en
l'écoutant... que vous m'avez dit n'explique pas
du tout cette singular qui est en elle, ni cette 25
grâce incomparable...

MME. LEB. Ah ! vous trouvez qu'elle a ?...

BRIQ. Oui.

MME. LEB. C'est qu'elle tient de sa tante, monsieur !

BRIQ. Oh !...

MME. LEB. Voilà l'explication. (*Elle va reprendre sur la table le plateau qu'elle y a apporté.*)

BRIQ. C'en est une, en effet... cependant... enfin, ce qui est sûr, c'est que vous avez pour nièce 5 une des plus délicieuses petites personnes que j'aie jamais rencontrés...

Rentre Adrienne par la droite, un livre à la main.

Scène III

LES MÊMES, ADRIENNE

ADRI., *montrant le livre.* Je l'ai trouvé !... 10

MME. LEB., *à Briquerville.* Et vous n'avez plus rien à me demander?...

BRIQ. Non, madame Lebreton, plus rien...

MME. LEB. Je m'en vais alors... (*Revenant sur ses pas.*) Mais, vous savez, si ça vous amuse 15 que je le redise encore une fois... j'ai un frère ; ce frère est allé s'établir en Amérique, à Pondichéry...

BRIQ. Vous dites?

ADRI. Eh non... ma tante... pas à Pondichéry... 20 à Philadelphie, ma tante, à Philadelphie.

MME. LEB. Oui... oui... C'est juste. (*A Briquerville.*) Qu'est-ce que vous voulez?... c'est votre

faute, à force de répéter les choses on finit par les oublier... (*Elle sort par la gauche en emportant le plateau.*)

Scène IV

ADRIENNE, BRIQUEVILLE

Briqueville s'installe dans son fauteuil sans cesser de regarder Adrienne. Celle-ci s'assied à la place qu'elle occupait au lever du rideau. — Petit moment de silence.

ADRI. Là... êtes-vous bien?...

BRIQ. Oh ! oui... je suis bien.

ADRI., *ouvrant le livre et commençant à lire.* Deux- 10
ième volume. Chapitre premier. D'Artagnan resté seul avec madame Bonacieux...

BRIQ., *s'enfonçant dans son fauteuil.* Tout à fait bien...

ADRI., *reprenant.* D'Artagnan resté seul... 15

BRIQ., *interrompant encore.* Tout à fait... tout à fait... je ne saurais trop le dire, ni trop vous remercier ; car si je suis aussi bien que cela, c'est à vous que je le dois.

ADRI. Oh ! à moi... 20

BRIQ. Oui, oui, à vous...

ADRI. S'il en est ainsi, je suis bien aise d'être venue voir ma tante. (*Reprenant.*) D'Artagnan resté seul avec...

BRIQ., *interrompant encore*. Et certainement si, il y a deux mois, le jour où je suis arrivé ici, quelqu'un m'avait annoncé que je serais aujourd'hui d'aussi joyeuse humeur, j'aurais répondu à ce quelqu'un qu'il ne savait pas ce qu'il disait ; car je n'étais pas gai, allez, le jour où je suis arrivé ici, je n'étais pas gai du tout. Un neveu à moi... j'ai un neveu... un garçon que j'adorais autant que le père le plus tendre a jamais adoré son fils... Eh bien ! il venait de se conduire avec moi d'une façon indigne, il avait payé mon affection de la plus noire ingratitude.

ADRI. Oh !

BRIQ. Il avait fait un mariage scandaleux !

ADRI. Scandaleux !...

15

BRIQ. Absolument. A cause de ce mariage, je me trouvais brouillé avec tous les miens, forcé de fuir Paris et de venir ici cacher ma honte et ma colère. (*Se levant.*) Aussi j'étais dans un état d'exaspération... à ce point que, lorsque votre tante est venue me demander la permission de disposer d'une chambre pour y loger certaine nièce qui lui arrivait d'Amérique, je l'ai d'abord assez mal reçue, votre tante...

ADRI., *se levant*. Oui, elle m'a dit...

25

BRIQ. Et tout ce que la pauvre femme a pu obtenir de moi, c'a été de tolérer votre présence dans la maison, à condition que jamais je ne vous rencontrerais...

ADRI., *allant vers la droite.* J'avais une peur, je me sauvais bien vite dès que je vous apercevais...

BRIQ., *regardant Adrienne que s'est éloignée de lui.*
Malgré tout, un jour, nous nous sommes trouvés 5
l'un en face de l'autre, dans un couloir...

ADRI. Ce n'était pas ma faute !...

BRIQ. J'en suis bien sûr... mais enfin nous nous sommes trouvés l'un en face de l'autre... et il a bien fallu vous regarder... 10

ADRI. Hélas !

BRIQ., *se rapprochant un peu d'Adrienne.* Je vous ai regardée... et ma foi, je vous ai trouvée très gentille...

ADRI. Et ma foi... vous n'avez pas eu tort... 15
Elle se rapproche de Briqueville.

BRIQ. Une heure plus tard, quand madame Lebreton est entrée pour m'apporter mon café, vous êtes entrée derrière elle...

ADRI., *s'approchant tout à fait de Briqueville.* Je 20
portais le sucrier, moi...

BRIQ. Oui... Et il a été sucré, ce soir-là, mon café, car, pour vous voir de plus près, pendant plus longtemps, j'ai pris dans le sucrier, je ne sais combien de morceaux... Et puis nous avons 25
causé, et je me suis aperçu que vous étiez pour le moins aussi agréable à entendre qu'à regarder... je vous ai demandé si, par hasard, vous ne sauriez pas jouer au piquet, vous m'avez répondu que

vous mouriez d'ennui le soir, quand vous n'aviez pas trouvé à faire une demi-douzaine de parties... Je vous ai demandé si cela ne vous fatiguerait pas de me lire tous les romans d'Alexandre Dumas, vous m'avez répondu que cela ne vous fatiguerait 5 pas du tout, et que vous y prendriez un plaisir extrême. Voilà comment, après avoir déclaré que je ne voulais pas vous voir, je suis arrivé à ne pouvoir me passer de vous, et comment vous êtes arrivée, vous, à faire de ces quinze derniers 10 jours les jours les plus heureux peut-être que j'aie passés de ma vie.

ADRI. Est-ce vrai ? je voudrais que ce fût absolument vrai...

BRIQ. C'est absolument vrai, mais pourquoi voudriez-vous ? 15

ADRI. Parce qu'on pourrait alors supposer que cette grosse colère commence à se calmer...

BRIQ. Quelle grosse colère ?

ADRI. Contre votre neveu... 20

BRIQ. Ah ! quant à cela !

ADRI. Quant à cela ?

BRIQ. Quant à cela, non ! Ma colère contre lui est toujours la même. (*Allant se rasseoir et se renfonçant dans son fauteuil.*) Ne parlons pas de 25 lui. (*Adrienne va reprendre sa place près de la table. Briquerville la regarde en souriant et murmure :*) "D'Artagnan resté seul avec madame Bonacieux..."

ADRI., *relevant la tête, après l'avoir penchée comme si elle allait se remettre à lire.* Vous êtes bon cependant?...

BRIQ. Oui, je suis bon, très bon, mais ma bonté ne va pas jusqu'à pardonner ce qui est indigne de 5 pardon.

ADRI. Et ce que votre neveu a fait, il y a deux mois, est indigne de pardon?...

BRIQ. Oui...

ADRI. Ah !

10

BRIQ. Figurez-vous... ça ne vous ennue pas, au moins, que je vous parle de mes chagrins...

ADRI. Non, non, ça ne m'ennue pas du tout...

BRIQ. Eh bien, figurez-vous... j'avais arrangé pour lui un mariage superbe, de vieux amis à nous, 15 une jeune personne charmante...

ADRI. Elle était?...

BRIQ. Elle était charmante... pas mal d'argent, très grande famille... tout était bien convenu, on devait signer le contrat le lendemain... Je reçois 20 une lettre de mon neveu, il était désespéré, me disait-il dans cette lettre, mais pour rien au monde il ne consentirait à épouser Marguerite... elle se nommait Marguerite... Voilà ce qu'il m'écrivait... vingt-quatre heures avant la signature du 25 contrat !... Et si encore il m'avait donné une raison ; s'il m'avait dit qu'au dernier moment le mariage lui avait fait une telle peur... j'aurais compris, mais pas du tout, le mariage ne lui

faisait pas peur ; il n'épousait pas Marguerite, tout simplement parce qu'il avait envie d'en épouser une autre...

ADRI. Ah !...

BRIQ., *se levant et avec violence en frappant de la* 5
main sur la table. Et qui épousait-il ? qui ?...
je vous le demande ?

ADRI., *se reculant un peu.* Je ne sais pas, moi...

BRIQ., *avec éclat.* La fille d'un tapissier !... la fille
d'un méchant petit tapissier de rien du tout !... 10

ADRI. Oh !

BRIQ. Et n'a-t-il pas eu l'aplomb de m'écrire que
je lui pardonnerais le jour où j'aurais vu sa
femme... Vous devinez que ma réponse ne s'est
pas fait attendre... je lui ai signifié que tout était 15
fini entre nous et que je lui défendais de remettre
les pieds chez moi... Malgré ma défense il a
essayé deux ou trois fois... je ne l'ai pas reçu...
Jamais je ne le recevrai ! Sa femme !... jamais
je ne la recevrai, sa femme ! Une grisette ! le 20
dernier de notre race marié avec une grisette !
(*Se laissant retomber sur son fauteuil.*) Voilà
ce qu'il a fait, mon neveu... trouvez-vous main-
tenant que j'aie tort de lui en vouloir ?...

ADRI. Non, sans doute... ce mariage arrangé par 25
vous... et rompu si brusquement...

BRIQ. La veille du contrat... pas trois jours avant,
pas deux jours, la veille, vous entendez, la
veille !

ADRI. J'entends ; mais l'autre, la fille du petit tapissier de rien du tout, il l'aimait?...

BRIQ. S'il l'aimait ! je crois bien qu'il l'aimait ! Dans cette lettre qu'il m'a écrite et à laquelle j'ai fait la réponse que vous savez, il y avait quatre 5 grandes pages toutes remplies de cet amour : qu'il l'adorait, qu'il en était fou, qu'il ne saurait vivre sans elle. (*Très vivement.*) Étaient-ce là des raisons pour aller la veille d'un contrat?... 10

ADRI. Non, sans doute, mais vous savez, nous autres femmes, dès qu'il y a de l'amour, nous sommes tout de suite moins sévères... cependant je conviens que votre neveu vous a offensé, et je comprends que vous soyez en colère contre 15 lui...

BRIQ., *gaiement.* Ah ! bah ! qu'il aille au diable avec sa tapissière ! je ne leur demande qu'une chose maintenant, c'est de me laisser tranquille... ne parlons plus de mon neveu... et, si vous le 20 voulez, revenons à d'Artagnan...

ADRI. Je veux bien.

BRIQ., *se renfonçant dans son fauteuil.* Là... (*A demi-voix.*) " Resté seul avec madame Bonacieux..." 25

ADRI., *reprenant.* " D'Artagnan resté seul avec madame Bonacieux se retourna vers elle, la pauvre femme était renversée dans un fauteuil..."

Entre madame Lebreton par le fond.

Scène V

BRIQUEVILLE, ADRIENNE, MADAME LEBRETON

MME. LEB. Monsieur...

BRIQ. Hein ? quoi... qu'est-ce que c'est ?

MME. LEB. Il y a là quelqu'un...

BRIQ. Qui ça, quelqu'un...

MME. LEB. Quelqu'un qui arrive de Paris... 5

BRIQ. De Paris ?...

MME. LEB. Oui, monsieur...

BRIQ. A qui en avez-vous avec ces airs mystérieux ?... voyons, parlez... il a un nom ce quelqu'un ? 10

MME. LEB. Certainement il a un nom, mais...

BRIQ., *se levant*. J'aime à croire que ce n'est pas ?...

MME. LEB. Eh bien si, justement c'est...

BRIQ. Noël !...

MME. LEB. Oui, monsieur ; c'est monsieur Noël, 15
votre neveu ; il est là...

BRIQ. Il est là ?...

MME. LEB. Oui, et il attend...

BRIQ., *allant à madame Lebreton*. Eh bien, dites-lui de ne pas attendre davantage et de s'en 20
retourner par le premier train. Dites-lui cela de ma part, et faites en sorte que l'on ne me dérange plus. (*Il retourne vers son fauteuil en passant derrière la chaise d'Adrienne.* Madame

Lebreton reste au fond près de la porte. — A Adrienne.) Reprenons. Voulez-vous?

ADRI. Non ; vous seriez maintenant incapable d'écouter, et je serais, moi, incapable de lire... 5

BRIQ. Ah !

ADRI., *fermant le livre.* Tout à fait incapable...
(*Elle se lève.*)

BRIQ. Qu'est-ce que cela veut dire?... vous prenez son parti contre moi... 10

ADRI., *descendant en scène.* Pas du tout... pas du tout... je ne prends pas du tout... je vous demande pardon, je sens bien que je n'aurais dû rien dire... mais, en vous entendant chasser ainsi, avec des paroles si dures, un neveu, votre seul 15 parent, que vous avouez vous-même avoir si tendrement aimé, il ne doit pas vous paraître extraordinaire que, malgré moi... Encore une fois, monsieur, je vous demande pardon, je vous demande bien pardon... 20

BRIQ., *venant à Adrienne.* A quoi bon le recevoir, puisque je suis décidé à ne pas faire ce qu'il vient me demander?... il ne me poursuivrait pas de la sorte, s'il savait combien cela est inutile...

Madame Lebreton, pendant ces répliques, passe à 25 gauche et va s'appuyer sur le dossier du fauteuil de Briquerville.

ADRI. Il a tort, mais peut-être croit-il avoir à vous donner des raisons qui pourraient...

BRIQ. Des raisons !... après ce que je vous ai dit, vous admettez, vous, qu'il puisse y avoir des raisons ?...

ADRI. Pas moi, mais lui...

BRIQ. Nous étions si tranquilles... si heureux... 5
vous voilà triste maintenant... et moi je suis tout...
si je le recevais, ce serait pour en finir une bonne fois, pour lui ôter toute envie de revenir et pour le prier de ne plus me tourmenter ainsi...

ADRI., *tristement*. Recevez-le donc pour cela... 10

BRIQ. Vous le voulez alors ?...

ADRI. Moi... mais je n'ai pas à vouloir...

BRIQ. Dites-moi que vous le voulez et, à cause de vous, je le recevrai.

ADRI. A cause de moi ? 15

BRIQ. Vous le voulez ?

ADRI. Je vous en prie...

BRIQ. Dites que vous le voulez ?

ADRI. Je ne puis vraiment pas... n'est-ce pas, ma tante ?... 20

MME. LEB., *descendant en scène et venant à Briqueville*. Eh, dis-le donc, ma nièce... je le dirais tout de suite, moi, si cela devait produire le même effet...

BRIQ., *à madame Lebreton*. Ça ne produirait pas 25
le même effet. (*A Adrienne*.) Eh bien ?...

ADRI. Eh bien soit... je le veux...

BRIQ. Il suffit. (*A madame Lebreton*.) Dites-lui de venir...

MME. LEB. Que de façons, mon dieu, pour faire une chose dont vous mourez d'envie !... (*Elle sort par le fond.*)

BRIQ. Quant à cela non, par exemple... votre tante se trompe... je ne l'ai fait que parce que vous me
5 l'avez demandé ; et, à dire le vrai, j'aimerais tout autant que vous m'eussiez demandé autre chose.
Entrent Noël et madame Lebreton par le fond.

Scène VI

ADRIENNE, BRIQUEVILLE, NOËL, MADAME LEBRETON

NOËL. Mon cher oncle...

BRIQ., *s'en allant à gauche.* Je vous souhaite le
10 bonjour, monsieur...

MME. LEB., *à Noël, montrant Adrienne.* C'est ma nièce, monsieur Noël, ma petite Adrienne...

NOËL. La fille de votre frère, de votre frère qui
15 était horloger...

MME. LEB. Oui... et qui est allé s'établir...

NOËL. En Amérique...

MME. LEB. Eh oui... (*A Briqueville.*) Vous voyez, lui, il connaît très bien. (*A Noël.*) Elle
20 est gentille, pas vrai...

NOËL. Certainement, ma bonne madame Lebreton, certainement.

Adrienne a parlé bas à madame Lebreton.

MME. LEB. Tiens, c'est juste, je n'y pensais pas... Vous êtes parti de Paris ce matin, monsieur 25

NOËL ; ma nièce me dit de vous demander si vous avez déjeuné pendant la route.

NOËL. Non, je n'ai pas... (*Mouvement d'impatience de Briqueville.*) Mais ça ne fait rien...

MME. LEB. Comment ça ne fait rien... ça fait 5 beaucoup, au contraire... je m'en vais vous faire apporter une aile de volaille.

BRIQ. Ah ça, mais...

MME. LEB., *imitant Adrienne.* Je le veux... (*Adrienne.*) Viens-tu, ma nièce? (*Elle sort par 10 le fond.*)

ADRI. Je viens, ma tante. (*Saluant Noël.*) Monsieur.

NOËL, *saluant.* Mademoiselle.

Adrienne sort également par le fond.

15

Scène VII

NOËL, BRIQUEVILLE, puis MADAME LEBRETON

BRIQ. Eh bien, monsieur?...

NOËL. Eh bien, mon oncle, il s'agit de cette chasse...

BRIQ. Hein?

NOËL. Il s'agit de cette chasse que nous avons louée tous les deux...

20

BRIQ. Ah ! c'est de cela qu'il s'agit?

NOËL. Oui, j'ai reçu les réclamations des voisins pour les dégâts... vous savez, ils ont la mauvaise habitude de réclamer, les voisins...

BRIQ. Eh bien, il faut payer...

NOËL. Certainement il faut payer, mais c'est que, cette année, les réclamations m'ont paru un peu exagérées ; d'ordinaire nous en étions quittes pour deux ou trois mille francs ; cette fois-ci on nous en réclame quatorze mille.

BRIQ. Eh bien, il faut vérifier.

NOËL. Certainement, il faut...

Entre par la gauche madame Lebreton avec un domestique portant le déjeuner ; il y a sur le plateau une bouteille de vin couchée dans un petit panier ; le domestique dépose le plateau sur la table et sort immédiatement par la gauche.

MME. LEB. Voici votre déjeuner, monsieur Noël. *(Elle arrange l'assiette, le verre, la bouteille, etc.)* 15
Là... et quant au dessert vous en aurez, j'ai dit à ma nièce que vous aimiez les fraises ; elle est allée, elle-même, vous en cueillir dans le jardin...

Noël est allé déposer son chapeau sur une chaise 20 au fond à droite.

BRIQ., inquiet. Dans le jardin, en plein soleil !... au risque d'attraper...

NOËL, également inquiet. Elle a eu tort.

MME. LEB. N'ayez pas peur, elle s'est mis sur la 25 tête un grand chapeau de paille... un grand, grand chapeau...

BRIQ. ET NOËL, se rapprochant en même temps de la table. *(Ensemble.)* A la bonne heure.

Ils se trouvent nez à nez, chacun d'un côté de la table. Moment de silence. Noël s'assied à la table. Madame Lebreton, avec des précautions infinies verse du vin dans le verre de Noël.

MME. LEB., à Noël. Elle est gentille, n'est-ce pas, 5
ma nièce?

*Elle sort. Briqueville s'approche de la table et, pendant que Noël commence à déjeuner, Briqueville regarde la bouteille, soulève le panier... C'est de son meilleur vin... Regard furieux 10
jeté vers la porte par laquelle est sortie madame Lebreton. Briqueville redescend en scène, en passant derrière Noël.*

NOËL. Vous aviez parfaitement raison, mon oncle, il faut vérifier... mais pour vérifier j'avais besoin 15
du bail, j'avais surtout besoin du périmètre de la chasse qui était annexé au bail... J'ai cherché ces papiers et, ne les ayant pas trouvés chez moi, j'ai pensé qu'ils devaient être chez vous.

BRIQ. Cela est possible... je crois en effet les avoir, 20
et je te les ferai donner... C'est tout ce que tu as à me dire?

NOËL, cessant de déjeuner, mais restant assis. Non, mon oncle, ce n'est pas tout.

BRIQ. Ah ! 25

NOËL. J'ai à vous dire encore que vous n'êtes pas juste et que vous avez tort de m'en vouloir autant, car, après tout, c'est un peu de votre faute ce qui est arrivé...

BRIQ. De ma faute?...

NOËL. Eh oui, si vous n'aviez pas, vous, pensé à me faire faire le premier mariage, jamais sans doute je n'aurais, moi, pensé à faire le second...

BRIQ. Es-tu venu chez moi pour te moquer?... 5

NOËL. Non, mon oncle, non, je vous assure... Je vous dis les choses comme elles sont... J'étais tout à fait décidé à épouser la personne que vous aviez choisie pour moi... Ç'a été ça le malheur... car si je n'y avais pas été décidé, je ne me serais 10 pas occupé des quelques changements qu'il était indispensable de faire subir à mon ameublement de garçon, et si je ne m'étais pas occupé de ces quelques changements, l'idée ne me serait pas venue d'entrer chez un tapissier... 15

BRIQ., *ironique*. Un tapissier!...

NOËL. Naturellement, puisqu'il s'agissait de...

BRIQ., *passant à gauche*. Un petit tapissier!...

NOËL, *toujours assis*. Ce n'était pas un tapissier considérable, mais il avait de belles choses... Je 20 vis chez lui une étoffe qui me parut jolie, et j'entrai dans son magasin.

BRIQ., *allant tomber sur son fauteuil*. Dans sa boutique!

NOËL. Dans sa boutique, si vous aimez mieux... 25 et de sa boutique, je passai dans son arrière-boutique pour regarder un meuble dont il m'avait parlé... (*Rapprochant sa chaise du fauteuil de Briqueville.*) J'y étais depuis cinq minutes dans

l'arrière-boutique, quand une petite porte s'ouvrit,
et elle entra...

BRIQ. Elle ?

NOËL. Oui, elle !

*Entre par le fond Adrienne avec un grand chapeau
de paille, elle apporte des fraises dans un petit
panier.*

Scène VIII

LES MÊMES, ADRIENNE

ADRI. J'apporte les fraises, mais il faudra un peu
attendre. (*Elle dépose son panier de fraises sur
la petite table de droite ; elle ôte son chapeau de* 10
paille, puis, après avoir un peu relevé ses manches,
elle se met à éplucher ses fraises et à les arranger
sur une assiette, sans avoir l'air de prendre garde
à Briquerville et à Noël.)

NOËL. Elle entra... et dès qu'elle eut paru, je sentis 15
naître dans mon âme une inquiétude, un désir
constant, irrésistible de la voir, de l'entendre, de
me trouver auprès d'elle, de lui parler, de me
rendre agréable à ses yeux, de...

BRIQ. Tudieu, quel coup de foudre !... 20

NOËL. Elle était si jolie.

BRIQ., *bas en montrant Adrienne.* Tu vas me faire
croire peut-être qu'elle était mieux que...

NOËL, *regardant Adrienne ; un temps.* Mieux, non...
Je ne veux pas mentir... elle n'était pas mieux... 25

BRIQ. Ni même aussi bien, j'en suis sûr?...

NOËL. Ah ! si, par exemple, elle était tout aussi bien, je vous assure. (*Briqueville, sans prêter aucune attention aux paroles de Noël, continue à regarder Adrienne qui continue à arranger ses 5 fraises.*) Elle a un sourire, voyez-vous, mon oncle, un sourire tout rempli de malice et en même temps tout rempli de bonté... C'est très rare cela... Je défierais l'homme le plus insensible de voir ce sourire, et de ne pas en devenir 10 tout de suite amoureux... Ses moindres mouvements ont de la grâce ; il y a dans toute sa personne un charme auquel il est impossible de résister... Il est vrai que je n'essayai guère, et je m'avouai vaincu, dès l'instant où elle se montra. 15 A peine cependant, le jour de notre première rencontre, lui adressai-je quelques paroles, mais je revins, je la revis, et chaque fois elle me parut plus belle et plus digne d'être adorée... Il n'y eut plus alors pour moi d'autre joie que de 20 l'aimer, d'autre terreur que de ne pas être aimé d'elle... Je lui en parlai... devant son père, elle me répondit et je tombai à ses pieds... Jusque-là l'idée d'épouser une personne pour laquelle je ne me sentais pas d'amour m'avait paru toute simple, 25 et la plus ordinaire du monde ; le jour où j'aimai, cette idée qui m'avait paru toute simple me parut monstrueuse, je brisai ce mariage auquel vous aviez pensé pour moi, je rompis avec cette famille

dans laquelle j'avais été sur le point d'entrer, je rompis brusquement, brutalement, reprenant ma parole... Je me rendis bien compte de l'énormité de ma conduite, de la colère dans laquelle j'allais vous mettre et de la peine que j'allais vous causer, 5 mais il me semblait que la femme que j'épousais n'aurait qu'à se montrer pour que tout le monde me pardonnât, qu'elle n'aurait qu'à vous dire un mot pour que votre tendresse me fût rendue... C'était là ma seule défense et la seule excuse que 10 j'invoquai, jamais je ne vous dis autre chose que ce que je viens vous dire aujourd'hui... Consentez à la voir... je ne vous demande que cela... Consentez à la voir ! le voulez-vous ?...

BRIQ. Non, je ne la verrai pas... 15

NOËL. Mon oncle...

Adrienne, son assiette de fraises à la main, s'approche très lentement de la table.

BRIQ., *se levant.* Je ne la verrai pas. Je te demande pardon, mon garçon, je n'ai pas très bien 20 écouté tout ce que tu m'as dit... j'aurais écouté que tu n'y aurais pas gagné grand'chose ; mon parti était pris. Tu m'as cruellement offensé. Tu as offensé plus cruellement encore des gens que j'aimais... et la femme qu'il t'a plu de choisir, a 25 été de moitié dans l'offense. Jamais je ne pardonnerai... ni à elle ni à toi...

NOËL. C'est votre dernier mot, mon oncle ?

BRIQ. Oui, c'est mon dernier mot.

ADRI., *qui est arrivée tout près de la table.* Voici vos fraises, monsieur Noël.

NOËL. Merci, ma pauvre enfant, mais je ne suis guère en train, je crains de ne pas faire grand honneur... 5

ADRI. Bah ! mangez-les toujours.

BRIQ., *avec un peu d'impatience.* Allons. C'est bien ! il les mangera, ou il ne les mangera pas. (*Adrienne s'en va à droite reprendre son chapeau et son panier. A Noël.*) Nous nous sommes 10 dit, je crois, tout ce que nous avons à nous dire... cette histoire de réclamations pour la chasse, ce n'était qu'un prétexte, je suppose ?

NOËL. Pas du tout, c'était sérieux...

BRIQ. Ah ! je vais alors te faire donner les papiers. 15 (*Allant vers Adrienne qui allait sortir.*) Je vous en prie, ayez la bonté de m'envoyer votre tante...

ADRI. Oui, monsieur... oui... je vais vous l'envoyer. *Elle sort par le fond. — Moment de silence. — Briqueville regarde Adrienne qui s'éloigne. — 20 Noël, du bout des doigts, machinalement, prend quelques fraises dans l'assiette.*

Scène IX

BRIQUEVILLE, NOËL

NOËL. Il y a longtemps qu'elle est ici, la nièce de madame Lebreton?...

BRIQ. Il y a quinze jours...

NOËL. C'est une charmante personne...

BRIQ. Assurément.

NOËL. Gracieuse autant que l'on peut l'être...
aimable...

5

BRIQ. Tout à fait aimable.

NOËL. Je ne l'ai vue que pendant peu d'instant, mais elle m'a semblé fort au-dessus de son état...

BRIQ., *s'animant*. Je crois bien qu'elle est au-dessus... il n'y a pas dans le monde de rang 10 qu'elle ne pût tenir et bien des filles de duchesse seraient heureuses de lui ressembler...

NOËL, *souriant*. Je pense tout comme vous...

BRIQ. Tu penserais autrement que ça n'y changerait rien...

15

NOËL, *se levant et allant à Briquerville*. Et malgré cela, selon vous, si un honnête homme devenait amoureux d'elle, il aurait tort de l'épouser parce qu'elle est la fille d'un horloger...

BRIQ. Ah ! nous y revenons !

20

NOËL. Non, mon oncle, non... pas du tout...

BRIQ. Mais pourquoi ne vient-elle pas, cette madame Lebreton?... (*Il va tirer à droite un cordon de sonnette, puis revenant brusquement à Noël.*) Ce n'est pas la même chose d'abord, un horloger 25 n'est pas...

Entre madame Lebreton par la gauche. Elle est suivie du domestique qui débarrasse la table et emporte le plateau.

Scène X

NOËL, BRIQUEVILLE, MADAME LEBRETON

BRIQ. Vous voilà à la fin... vous avez la clef du secrétaire qui est dans ma chambre, du grand secrétaire?

MME. LEB. Oui, monsieur...

BRIQ. Donnez-la lui. (*Pendant que madame Lebreton cherche la clef et la donne à Noël.*) Que faisiez-vous donc, il y a un quart d'heure que je vous attends? 5

MME. LEB. Pardonnez-moi, monsieur, c'est que pendant que ma nièce était ici avec vous, on a apporté 10 une lettre pour elle... (*Elle remet la clef à Noël qui se dirige lentement vers la porte de droite.*)

BRIQ. Une lettre...

MME. LEB. Oui, monsieur,... ma nièce est obligée de partir, de partir tout de suite... Vous com- 15 prenez quand elle m'a annoncé cela...

BRIQ. Partir !...

MME. LEB. Oui, monsieur, et tout de suite encore.

BRIQ. Partir !... (*A Noël.*) Eh bien, qu'est-ce que tu fais là, toi?... (*Le poussant presque dehors.*) 20 Tu as la clef du secrétaire... au premier, chez moi, dans le tiroir de gauche... tu trouveras le bail, tu trouveras tout ce qu'il te faudra...

NOËL. C'est bien, mon oncle, c'est bien !... (*Il sort par la droite.*) 25

Scène XI

BRIQUEVILLE, MADAME LEBRETON.

BRIQ., *ne se contenant plus.* Venez un peu ici,
vous... qu'est-ce que vous avez dit?...

MME. LEB. Monsieur !...

BRIQ. Qu'est-ce que vous avez dit?...

MME. LEB. Que ma nièce allait partir... 5

BRIQ. Et pourquoi partir?... pourquoi?...

MME. LEB. Mais parce que... cette famille américaine avec laquelle Adrienne est venue en France
... vous savez... eh bien... cette famille est sur le
point de retourner dans son pays... alors ma nièce 10
est bien obligée... si elle tient à conserver sa
place... il y a quinze jours déjà qu'elle est ici...
elle n'eût sans doute pas demandé mieux que d'y
rester plus longtemps, mais c'est impossible...
puisque cette famille américaine... 15

BRIQ. Elle s'en va comme cela, sans me dire un mot...

MME. LEB. Oh ! que non, monsieur, elle m'a dit
qu'elle viendrait tout à l'heure vous adresser ses
adieux...

BRIQ., *éperdu, presque fou.* Je n'ai que faire de ses 20
adieux ! elle ne partira pas !...

MME. LEB., *effrayée.* Monsieur...

BRIQ. Elle ne partira pas, je vous dis, parce que
je ne veux pas qu'elle parte, parce que je le
défends !... 25

MME. LEB. Monsieur... au nom du ciel... qu'est-ce que vous avez?...

BRIQ. Ce que j'ai?

MME. LEB. Oui...

BRIQ., *parvenant à se calmer.* Ce n'est rien... je 5
vous demande pardon... votre nièce doit partir...
c'est bien, elle partira. (*Il descend à gauche.*)

MME. LEB. Mais?

BRIQ., *à part.* Le diable m'emporte, qu'est-ce qui vient donc de m'arriver, à moi? (*En souriant.*) 10
Ah! femmes! femmes! on a beau avoir des cheveux blancs... on a beau croire... qu'on a fini... il suffit de la première fillette... (*Se mettant la main sur la poitrine.*) Je prenais cela pour de l'affection, moi, et pas du tout... 15
c'était bel et bien en train de devenir... Voyez un peu, si seulement cette petite était restée ici huit jours de plus... heureusement elle va s'en aller... qu'elle parte, madame Lebreton, qu'elle parte; je ne m'oppose pas du tout à son départ! 20
Entre Adrienne par le fond.

Scène XII

LES MÊMES, ADRIENNE

BRIQ. Votre tante vient de m'annoncer que vous étiez obligée de nous quitter aujourd'hui même...

ADRI. Hélas! oui, monsieur...

BRIQ. Par quel train partez-vous?

ADRI. Par le train de quatre heures.

BRIQ. Madame Lebreton, vous direz que l'on attèle
pour trois heures, et vous ferez placer les bagages
de votre nièce...

5

MME. LEB. Oui, monsieur. (*Elle sort par le fond.*)

Scène XIII

BRIQUEVILLE, ADRIENNE

ADRI., *après un temps assez long.* Je n'ai pas voulu
quitter cette maison sans vous remercier de toutes
les bontés que vous avez eues pour moi, sans
vous dire à quel point je suis fâchée de partir... 10

BRIQ. A quel point vous êtes fâchée?...

ADRI. Oui...

BRIQ. Je vous suis obligé... croyez bien que moi
aussi... de mon côté... certainement... Vous
arriverez ce soir à Paris à dix heures? 15

ADRI. A dix heures, dix heures et demie...

BRIQ. Et vous remonterez presque aussitôt en
chemin de fer, pour aller vous embarquer?...

ADRI. Je ne sais pas...

BRIQ. C'est probable, puisque dans cette lettre 20
que vous avez reçue on vous recommande de
partir d'ici tout de suite... n'est-ce pas? on vous
recommande de partir tout de suite?...

ADRI. Assurément, sans cela...

BRIQ. Sans cela?...

ADRI. Je ne serais certes pas partie...

BRIQ. Ah !

ADRI. J'étais si bien ici... je m'y plaisais tant... 5

BRIQ. Ah !

ADRI. On y était si bon pour moi, si doux, si affectueux ; et j'aimais tant les personnes qui m'entouraient...

BRIQ. Votre tante?... 10

ADRI., *un peu étonnée.* Ma tante...

BRIQ. Vous parliez des personnes qui vous aimaient et que vous aimiez... alors moi je vous dis...

ADRI. Ah ! oui, sans doute, j'aimais bien ma tante, mais vous aussi, je vous aimais bien... 15

BRIQ., *se défendant.* Hé?...

ADRI. Si je vous offense en disant cela, je vous demande pardon, je le dis parce que c'est la pure vérité...

BRIQ. Vraiment, Adrienne... pendant ces quinze 20 jours que nous venons de passer l'un près de l'autre, vous étiez arrivée à avoir pour moi un peu d'affection...

ADRI. Un peu d'affection...

BRIQ. Oui. 25

ADRI. Je crois bien que j'étais arrivée à avoir... à ce point qu'on eût dit que cette affection avait commencé bien avant le moment où je vous ai vu... et que, depuis longtemps déjà, quelqu'un

m'avait habituée à vous aimer... C'est pour cela que je suis triste et que j'ai presque envie de pleurer... j'avais fini par oublier que, d'un moment à l'autre, je serais forcée de partir... quand on se trouve bien quelque part, vous savez... il me 5 semblait que cela devait durer toujours, et que notre existence, à tous les deux, continuerait à s'écouler ainsi (*Elle se rapproche de la table*), vous dans votre fauteuil et moi à côté de vous, regardant si rien ne vous manquait (*Avec émotion*), 10 et vous lisant les romans d'Alexandre Dumas...

BRIQ., *également très ému*. "Les Trois mousquetaires" ?

ADRI., *même jeu*. Après celui-là je vous en aurais lu un autre... il y en a encore beaucoup ? 15

BRIQ., *même jeu*. Enormément.

ADRI., *même jeu*. Je comptais vous les lire tous, et recommencer quand j'aurais eu fini ; mais pas du tout... au lieu de cela, une lettre est venue, on m'attend, et il faut... 20

BRIQ. Ah !

ADRI. Ah !

BRIQ., *de plus en plus ému, mais finissant par vaincre son émotion*. Je vous regretterai bien, moi aussi... 25

ADRI., *vivement*. Quant à cela, je le crois, j'en suis sûre... Qu'allez-vous devenir quand je ne serai plus là... quand vous n'aurez plus autour de vous une femme?...

BRIQ. J'ai votre tante...

ADRI. Ah ! oui, ma tante... je sais bien... mais ce
n'est pas la même chose...

BRIQ. Non...

ADRI. Je voulais dire une jeune femme... parce
qu'enfin une jeune femme c'est toujours plus...

BRIQ. Oui.

ADRI. Si encore... je ne sais pas moi... si encore
vous deviez un jour pardonner...

BRIQ. Pardonner? 10

ADRI. Oui... à votre neveu.

BRIQ., *avec colère.* Ne me parlez pas de mon
neveu...

ADRI. Sa femme est une jeune femme... elle vien-
drait ici, et alors... 15

BRIQ. Ne me parlez pas de sa femme. Elle ici.
Chez moi ! si elle osait y venir, je la... (*Mouve-
ment très violent. Il prend le livre et le jette avec
fureur sur la table.*)

ADRI. Ah ! (*Elle fait quelques pas vers la porte.*) 20

BRIQ. Eh bien... où allez-vous?...

ADRI., *au fond de la scène, près de la porte.* Je
m'en vais... je pars...

BRIQ., *après un temps.* Pourquoi partir?

ADRI., *redescendant vers Briqueville.* Hein? 25

BRIQ. Pourquoi partir, je vous dis?...

ADRI. Le moyen de faire autrement?

BRIQ. Il est bien simple le moyen : vous prenez
une plume, de l'encre, une feuille de papier. (*Il*

va prendre tout cela sur le petit guéridon de gauche, l'apporte sur la table du milieu et tend la plume à Adrienne.) Et vous répondez à cette famille américaine que vous ne partez pas...

ADRI., *allant très lentement s'asseoir à la table.* C'est 5
on ne peut plus simple...

BRIQ., *il passe à droite.* On ne peut plus simple.

ADRI., *assise.* Et après ?

BRIQ. Après ?

ADRI. Oui...

10

BRIQ. Eh bien, après, vous resterez ici...

ADRI. Et qu'est-ce que je ferai ici?...

BRIQ. Ce que vous y faites depuis quinze jours...

ADRI. Vous dans le fauteuil, moi près du fauteuil ?

BRIQ. Oui.

15

ADRI., *se levant et descendant en scène.* Hum !

BRIQ., *pressant.* Mais tout à l'heure vous disiez...

ADRI., *sérieuse.* Je disais tout à l'heure que j'avais,
pendant un instant, oublié qu'une telle existence
était impossible... elle l'est en effet...

20

BRIQ. Pourquoi impossible?... pourquoi ?

ADRI. Mais... parce que...

BRIQ. Parce que, quoi ? qu'est-ce qu'elle vous
donnait, (*Avec colère.*) votre famille américaine?...
je vous donnerai le double, moi... je vous don- 25
nerai le triple ; je vous donnerai ce que vous
voudrez...

ADRI., *riant.* Toujours pour vous lire ?

BRIQ. Eh oui...

ADRI. La place ne serait pas mauvaise... elle n'aurait qu'un tout petit défaut qui serait d'être légèrement compromettante.

BRIQ. Oh !...

ADRI. Vraiment, vous ne trouvez pas qu'elle serait 5
un peu?...

BRIQ. A l'âge que j'ai...

ADRI., *gaiement*. Mais !... Non... vous avez beau dire... une jeune personne... comme ça, près de vous qui êtes seul. (*Sérieuse.*) Ah ! si vous 10
n'étiez pas seul...

BRIQ. Si je n'étais pas...

ADRI. Sans doute... ah ! si vous aviez avec vous des parents... des parents mariés... votre neveu, par exemple, avec sa femme... alors je pourrais 15
très bien...

BRIQ. Encore une fois ne me parlez pas de... C'est lui qui nous a porté malheur... cette lettre qui vous force à partir, qui vous éloigne de moi... elle est arrivée en même temps que lui, cette lettre. 20
(*Mouvement d'Adrienne.*) Ce n'est pas sa faute soit, mais je lui en veux tout autant que si c'était sa faute...

ADRI. Cependant... si je vous disais...

BRIQ., *l'arrêtant*. Je vous en prie. (*Silence.*) 25

ADRI., *très émue*. Il faut donc que je parte, car c'était là la seule manière... et vous ne voulez pas... je ne sais ce qui arrivera plus tard... j'espère encore... mais ce qui est sûr, c'est que pour le

moment, il faut... (*Petite crise de larmes.*) et j'en suis bien fâchée, vraiment bien fâchée. (*Elle va tomber assise près de la table.*)

BRIQ., *bouleversé*. Adrienne!...

ADRI., *se remettant*. Je vous demande pardon... 5
là... c'est fini... (*En souriant.*) Vous voyez, c'est fini, je ne pleure plus.

BRIQ. Adrienne...

ADRI., *elle se lève*. Monsieur...

BRIQ. C'est bien vrai, n'est-ce pas? s'il y avait un 10
moyen... pas celui dont je parlais tout à l'heure, mais un autre... un bon... c'est bien vrai que vous consentiriez à ne pas partir... et que vous resteriez ici... près de moi... toujours... et que vous seriez heureuse d'y rester?... 15

ADRI., *avec élan*. Oh! oui, c'est vrai... je vous le dis du plus profond de mon cœur...

BRIQ. C'est bien, vous ne partirez pas!...

ADRI. Je ne?... 20

BRIQ. Non, vous ne partirez pas!... non! non!...

ADRI. Mais... comment?

BRIQ. Je l'ai trouvé, le moyen...

ADRI. Et c'est?...

BRIQ. De faire de vous ma femme!...

ADRI., *suffoquée*. Ah!... 25

BRIQ. C'est ce que je fais... je m'en vais parler à votre tante.

Entre Noël par la droite avec une liasse de papiers à la main.

Scène XIV

LES MÊMES, NOËL

BRIQ. Viens ici, toi... n'aie pas peur... tu peux aller chercher ta femme, je la recevrai (*Lui sautant au cou.*) et je l'embrasserai comme je t'embrasse...

NOËL, *abasourdi*. Mon oncle !... 5

BRIQ. C'est toi qui avais raison... je le sens bien maintenant !... Qu'est-ce que ça fait que l'on soit la fille d'un tapissier... ou la fille d'un horloger?... ça ne fait rien du tout... Va chercher ta femme... qu'elle vienne... nous vivrons ici tous 10 les quatre...

NOËL. Tous les ?

BRIQ. Oui, tous les quatre. (*A Adrienne qui commence seulement à se remettre.*) Je vais parler à votre tante et je reviens, je reviens tout de suite. 15
(*Il sort par le fond.*)

Scène XV

ADRIENNE, NOËL

ADRI., *répondant à un regard stupéfait de son mari.*

Emmène-moi... allons-nous en d'ici... Emmène-moi tout de suite...

NOËL. Que se passe-t-il, voyons ? 20

ADRI. Il veut m'épouser !...

NOËL. Hein !...

ADRI. Il veut m'épouser !... Voilà où notre belle idée nous a conduits ! certainement, en lui annonçant mon départ, j'espérais bien un peu que ce départ lui causerait quelque chagrin et je comptais me servir de ce chagrin pour l'amener tout 5 doucement à faire ce que nous voulions... mais est-ce que je pouvais supposer qu'au lieu de passer par le petit chemin que je lui avais tracé d'avance, il s'aviserait lui ?... Qu'est-ce donc que les hommes, mon dieu, pour qu'on ne puisse pas 10 être gentille avec eux et leur dire un peu qu'on les aime... sans qu'il leur vienne aussitôt une idée folle ?...

NOËL. Tous les quatre... je ne comprenais pas pourquoi il disait que nous allions vivre ici tous 15 les quatre.

ADRI. Tu comprends maintenant ?

NOËL. Oui...

ADRI. Emmène-moi, allons-nous-en...

NOËL. Nous en aller, nous en aller, nous ne 20 pouvons pourtant pas nous en aller comme ça... Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux ?...

ADRI. Quoi ?

NOËL. Aller trouver mon oncle et lui avouer tout, 25 bravement.

ADRI. C'est une idée, en effet, mais comment prendra-t-il l'aveu ?...

NOËL. Ça, par exemple, je n'en sais rien...

Entre madame Lebreton par le fond.

Scène XVI

LES MÊMES, MADAME LEBRETON

MME. LEB., *très agitée*. Ah ! monsieur Noël..., ah !
mademoiselle... ah ! madame, je veux dire...

NOËL ET ADRI. Eh bien, madame Lebreton, eh
bien?...

MME. LEB. Il vient de me demander votre main !... 5

ADRI. Nous savons... et après?...

MME. LEB. Après ? il m'a mise à la porte...

NOËL. Pour la lui avoir refusée?...

MME. LEB. Non pas pour ça...

ADRI. Pourquoi alors?... 10

MME. LEB. Pour avoir été votre complice, comme
il dit, pour lui avoir laissé croire pendant quinze
jours que vous étiez ma nièce.

ADRI. Mais, il sait donc que je ne la suis pas ?

MME. LEB. Oui, il sait maintenant que vous n'êtes 15
pas ma nièce à moi, et que vous êtes sa nièce à
lui, la femme de son neveu.

NOËL. Il sait tout alors?...

MME. LEB. Absolument.

ADRI. Et comment sait-il? 20

MME. LEB. Parce que je lui ai dit...

ADRI. ET NOËL. Ah !

MME. LEB. Dame... écoutez donc... quand j'ai vu
qu'il avait perdu la tête, lui, au point de venir me
demander... ça a commencé à me la faire perdre 25

un peu, à moi aussi... je ne savais plus trop ce que je répondais... il s'en est aperçu et s'est mis alors à me presser, à me bourrer de questions... je me suis embrouillée de plus en plus... Pondichéry, Philadelphie, vous savez... j'ai battu la 5 campagne tant et tant, qu'à la fin ne sachant plus comment en sortir, l'idée m'est venue que le meilleur moyen de nous tirer d'affaire, tous les trois, était de tout dire... et j'ai tout dit.

NOËL. Et quand vous avez eu tout dit? 10

MME. LEB. Quand j'ai eu tout dit?

NOËL. Oui.

MME. LEB., *en secouant la tête.* Je me suis aperçue tout de suite que j'aurais beaucoup mieux fait de ne rien dire. 15

ADRI., *à Noël.* Tu vois...

MME. LEB. Il est d'abord resté là tout pâle, tout tremblant de colère... ne pouvant parler... et puis, quand la parole lui est revenue... qu'ils partent... qu'ils sortent de chez moi... tout de suite... que 20 jamais je ne les revoie... allez leur dire... et quand ils seront partis, vous aussi vous partirez... les malheureux, s'être ainsi joués de moi !..

ADRI. Il a dit cela?...

MME. LEB. Oui... 25

NOËL, *à Adrienne.* Allons, viens, allons-nous en...
(*Il remonte un peu.*)

MME. LEB. Je voudrais vous retenir, monsieur Noël,... mais je n'ose pas... moi, vous comprenez,

ça s'arrangera toujours... mais vous... j'aurais peur vraiment, s'il entraît, s'il vous trouvait ici...

NOËL. N'ayez pas peur, nous partons.

ADRI., à madame Lebreton. Et maintenant, comment est-il ?

MME. LEB. Pas bien, pas bien du tout... ce n'est pas votre faute, et vous l'avez fait le plus innocemment du monde... mais là, vrai... vous lui avez versé d'un vin un peu trop fort pour sa pauvre vieille tête ! aussi, quand je l'ai vu dans cet état, au lieu de gronder ou de me moquer de lui — il le méritait bien pourtant — je n'ai pas pu y tenir, et je lui ai demandé pardon du mal que nous lui avons fait sans le savoir !... Qu'est-ce que vous voulez?... C'était bête comme tout, de sa part, d'être malheureux, mais enfin, ça avait beau être bête... il n'en était pas moins très malheureux.

NOËL, à Adrienne. Tu avais raison tout à l'heure... allons-nous-en...

Mouvement de sortie de Noël et d'Adrienne vers la porte du fond. Parait Briqueville ; Noël et Adrienne s'arrêtent.

Scène XVII

LES MÊMES, BRIQUEVILLE

Briqueville regarde Adrienne et Noël pendant un instant, puis il leur fait signe de s'éloigner, de partir.

NOËL. Nous partons, mon oncle.

Briqueville descend en scène, va tomber sur la chaise à droite de la table, Adrienne et Noël reprennent leur mouvement de sortie, madame Lebreton remonte du côté de la porte... Elle 5
dit adieu à Noël et à Adrienne, mais celle-ci, au moment de sortir, s'arrête et, redescendant rapidement, vient se jeter aux genoux de Briqueville.

ADRI. Eh bien, oui, nous partirons... nous partirons 10
tout à l'heure... mais avant je tiens à vous dire comment les choses se sont passées... vous verrez alors si nous sommes aussi coupables que vous croyez... C'était lui... oui, lui qui, sans cesse, me répétait que cela le désolait d'être fâché avec 15
vous, que c'était vous qui l'aviez élevé, que vous étiez tout pour lui, et qu'il ne vivrait pas jusqu'au jour où vous lui auriez pardonné.

NOËL. C'est vrai, mon oncle ! et j'ajoutais que vous aussi vous deviez être malheureux de ne plus 20
m'avoir près de vous... (*Mouvement de Briqueville.*) Si fait ! mon oncle, si fait... car je savais quelle affection vous aviez pour moi, et j'étais bien sûr que votre colère, si violente et si légitime qu'elle pût être, ne devait pas vous empêcher de 25
m'aimer encore et de me regretter... quelquefois.

ADRI., *toujours à genoux.* Nous avons cherché tous les deux, nous avons cherché s'il n'y aurait pas quelque moyen d'amener un rapprochement...

Comme j'étais, moi, l'obstacle et le principal motif de la querelle, la première chose était évidemment de me faire rentrer en grâce et de vous prouver qu'à tout prendre, je n'étais point aussi... inacceptable... que vous sembliez le croire... mais 5 comment vous le prouver? puisque vous refusiez de me voir... C'est alors que l'idée nous est venue d'imaginer un petit roman et nous avons arrangé avec madame Lebreton cette histoire de nièce. (*Briqueville se retourne d'un air furieux 10 vers madame Lebreton, celle-ci recule de deux ou trois pas comme si elle avait très peur.*) Je suis arrivée ici chez vous... et, dût cela vous fâcher encore... il faut que j'en convienne, j'y suis arrivée avec l'intention bien arrêtée de faire 15 votre conquête. (*Briqueville la regarde.*) Je n'ai rien épargné pour cela... je m'étais promis d'être bonne, douce, prévenante et je l'ai été... peut-être même ai-je été un peu coquette... c'est bien sans le vouloir, allez... j'avais tant envie de 20 vous plaire. (*En souriant.*) Je n'ai pas bien calculé la dose... j'en ai trop mis. (*Briqueville la regarde encore et, sur les derniers mots, sourit malgré lui, Adrienne profite de l'instant pour se glisser presque dans les bras de Briqueville. 25 Celui-ci prend les deux mains d'Adrienne et l'embrasse sur le front.*)

BRIQ., se levant, à Noël. Allons, viens, toi !

NOËL. Bien vrai, mon oncle, bien vrai ?

BRIQ. Ai-je le droit de t'en vouloir maintenant, puisque moi-même... et cependant... (*Noël et Adrienne empêchent Briqueville de continuer.*) Mais tu avais raison, ton excuse était là. (*Il montre le visage d'Adrienne.*) Et c'est là aussi 5 que sera mon excuse, à moi. Si jamais le bruit se répand que j'ai été fou pendant une heure, et, si l'on me le reproche, je dirai : regardez-la !

MME. LEB. Et moi, vous me renvoyez toujours...

BRIQ. Je le devrais... m'avoir ainsi exposé à... 10

MME. LEB., *bas à Briqueville.* Bah ! vous en reviendrez, n'ayez pas peur. C'est le soleil de la Saint-Martin ; ça réchauffe, mais ça ne brûle pas.

ADRI., *à Briqueville.* Et maintenant, asseyez-vous 15 là, dans votre fauteuil. (*Briqueville s'assied ; à Noël.*) Vous, là, près de votre oncle... (*Il s'assied sur une chaise derrière la table entre Briqueville et Adrienne.*) Et moi ici. (*Elle se replace sur sa chaise et ouvrant le livre.*) 20 D'Artagnan...

BRIQ., *l'interrompant.* Nous y revenons...

ADRI. Vous êtes bien ?

Madame Lebreton vient s'accouder derrière le fauteuil de Briqueville. 25

BRIQ., *se retrouvant dans son fauteuil comme au lever du rideau.* Oui, je suis bien...

ADRI. Tout à fait bien ?

BRIQ. Tout à fait, tout à fait...

ADRI. Je continue alors, et il faut espérer que cette fois... (*Reprenant.*) “ D’Artagnan resté seul avec madame Bonacieux, se retourna vers elle. La pauvre femme était renversée sur un fauteuil à demi évanouie. D’Artagnan l’examina 5 d’un coup d’œil rapide...”

(*Le rideau doit tomber dès que commence la lecture, et Adrienne lit jusqu’à ce que le rideau soit tombé.*)

NOTES

PAGE 3. This long stage direction may be omitted by younger students without much loss, if it be remembered that the stage represents a room in a wealthy burgher's house at Tours in 1469. The following are technical terms. *annelées*, *twisted*, "curled." *culs-de-lampe*, *brackets*. *vantaux* (sing. *vantail*), *folding-doors*. *lambris*, *wainscoting*. *donnent sur, front on*. *trilobées*, *clover-shaped*. *en losanges*, *diamond-shaped*. *embrasement profond*, *deep-set embrasure* with sloping sides. *étagères*, *shelves* placed one above another. *baldaquins*, "canopies," or more probably in this case a *canopy* projecting over all. *horloge*, *clock*. Somewhat clumsy time-pieces moved by weights existed in the thirteenth and possibly even the twelfth century. Little progress had been made in them in the fifteenth, however.

PAGE 4, line 2. *feu*, *deceased*, "defunct." Charles VII., who died in 1460, is meant. 3. This tale, from the *Contes drolatiques* of Balzac, represents not unfairly much of the wit of the *Cent nouvelles nouvelles* and similar collections. 4. *décroché*. It was the custom throughout the Middle Ages and later, to expose the bodies of those who had been hung, as a warning to others, on gibbets, where they were eaten by birds and slowly wasted away. There are frequent allusions to this custom in all the literature of the time, and in such popular legends as Grimms' "Household Tales." Here the *Ballade des pendus* (p. 26) is based on the usage. 7. *A la bonne heure*, *What a good joke*, here. The phrase has, however, numberless shades

of meaning, which must be caught from the character of the context. 20. *comme cela*, "about." With an affectation of indifference.

PAGE 5, line 1. *Tours*, chief city of Touraine, for which see p. 9, l. 8. 17. *se connaître en*, *be a judge of*. 20. *de galanterie*, with his gallantries. 23. *prude femme*, honest woman, not "prudish."

PAGE 6, line 12. As Dauphin Louis had forced the English to raise the siege of Dieppe, an important French Channel port, in 1442, and in 1444 he had defeated the Swiss of Bâle (Basle) with great slaughter at the Birse. See p. vi. 24. *premier venu*, first comer, i.e. indifferent to me. 28. *Au moment*. See Introduction, p. vii.

PAGE 7, line 15. *bergers*, i.e. the nobles. 18. *Voilà parler*, *That's to the point*. *Vive Dieu*, *As God lives*. A favorite oath of the time. 23. *gagné*, earned, here. 26. In this very year, 1469, Louis had negotiated a shameful peace with Charles the Bold at Péronne, after which both had joined in punishing Liège for its loyalty to the French king. 27. *cousin*, etc. Charles, as well as Louis, was descended from John II. of France. 28. After the peace of Péronne, Charles occupied himself with quelling discontent in Burgundy and in acquiring Gueldres, an ancient duchy on the Zuidersee. It was also in 1469 that Charles bought the Landgravate of Alsace from Sigismund, Duke of Austria.

PAGE 8, line 2. *Champagne* had been promised to the Duke of Normandy by the treaty of Péronne. 5. *Bourgogne*. The Duchy of Burgundy has meant many things at different epochs. In 1469 it was the region about Châlons on the Saône, and separated from the forest of Ardennes by the duchies of Champagne and Brie. If Charles could secure these to an ally, he could attack France more easily and vitally. Guyenne, which the king's brother finally took instead of Champagne, was a

duchy on the Garonne in southwest France, at times a part of, and at times adjoining Aquitaine. 19. *La Balue*. See Introduction, p. viii. He had conducted successful negotiations at Rome in 1461, and for this had been made cardinal.

PAGE 9, line 8. *Touraine*, district in central France, noted for its fertility and good living. 20. *Flamands, Flemings*. At this time Flanders was approximately the triangle between Antwerp, Calais, and Cambrai, but all the Low German subjects of Charles were called so. The district was noted then as now for textile and metal industry, hence the designations of its inhabitants in l. 29.

PAGE 10, line 13. *Qu'à cela ne tienne, That need not hinder*.

PAGE 11, line 28. *qu'est-elle devenue, what has become of her*, not "what has she become."

PAGE 12, line 1. *nous tient rigueur, is out of humor with us*. 11. *toute*. For the feminine ending of the adverb see any grammar. 18. *tienne davantage, attach more importance*.

PAGE 13, line 21. *patronne, i.e. the Blessed Virgin*.

PAGE 14, line 13. *confesseral, cross-question, examine as a priest may do in confession*. 17. *Loire*, chief river of France. The large cities on it are Nantes, Tours, and Orleans. 18. *Bohémiens, gypsies*, not "Bohemians."

PAGE 15, line 11. *Si fait, Yes, indeed*. Contradicting Nicole. 29. *avant qu'il soit peu, before long*.

PAGE 16, line 9. *à double tour*. Most old locks require that the key be turned twice to fasten them securely.

PAGE 17, line 6. *Autant dire, You might as well say*. 12. *ne s'agit que, is only a question of*. 28. *dorés, browned in roasting*. 29. *drôle de corps, queer sort of fellow, "funny body"*.

PAGE 18, line 7. *Satan*, etc. A song intended in mockery of Olivier, the king's barber and favorite. This period was noted

for its numerous political songs. 23. *mériter la corde, deserve hanging.*

PAGE 19, line 18. *fier*. The emperor of the Turks had peculiar reason to be "proud" in 1469, for he had captured Constantinople, his present capital, in 1453. 26. *après*, somewhat antiquated in this sense.

PAGE 20, line 18. *salées*, "*spicy*," full of coarse wit. *Pathelin*, a famous farce of uncertain date, but certainly not by Gringoire, for it was popular before he was born. Toward its close the arch-swindler, *Pathelin*, is himself swindled by a shepherd whom he has taught to simulate dumbness, and to answer all questions by "*bée, béc, bée.*" 24. *pour peu, if only.*

PAGE 21, line 6. *Écosse*. Scotch mercenary troops had been habitually employed in France for many years. 16. *grès*, *stone mugs*, such as are now sometimes used for beer.

PAGE 22, line 1. *Homérus*, the Greek epic poet *Homer*, of whom later writers tell this legend. 18. *halluciné*, "*light-headed*," *absent-minded*. 22. *mon affaire, just what I wanted*. 27. *rouge liard*, as we say: *red cent*, alluding to the copper color.

PAGE 23, line 4. *grand'faim*. For this contracted form of the feminine, see any good grammar. 23. *Procès*. Such personifications were common in the dramatic moralities of the day, of which one of the most famous is the "*Condemnation of Banquet.*" 26. *sent son terroir gaulois, smells of the Gallic sod.*

PAGE 24, line 17. *n'en laissera pas une miette, won't leave a crumb of him, i.e. will utterly ruin him*. 19. *de nos jours, in our time*, which abounded in political songs, epigrams, and ballads. Cp. p. 18, l. 7, *Kitchin's History of France*, ii. 71, and the contemporary chroniclers, especially *Jean de Troyes*. 22. *cor, i.e. the hunting horn*. By this the successful hunter summoned the others, and the lost rider retraced his way.

PAGE 25, line 4. *façons, compliments*, here. 9. bien, "*you know*," here. 10. Tantalus is said by some classical myth-makers to have stolen a dog that Jupiter (Zeus) had put in guard of his temple in Crète (*Crete*). See classical dictionary.

PAGE 26, line 8. Plessis. The castle of Plessis-les-tours did not become the favorite retreat of Louis till much later. Then, indeed, he made it and the surrounding forest famous by his eccentric cruelty. 9. *force gens branchés, many people hung from branches*. 15. Ballade. Three rhymes suffice for all these stanzas. The metrical scheme is: a, b, a, b, b, c, b, c, with the *envoi* in b, c, b, c. Note that Banville is perhaps the greatest master of rhyme of all French poets, and compare p. 4, l. 4. 17. Flore, *Flora*, the Roman goddess of flowers and gardens. 22. More, *Moors*, then still powerful in Spain, though nearing the time of their expulsion.

PAGE 27, line 27. *s'y connaît*. Cp. p. 5, l. 17.

PAGE 28, line 2. *Envoi*. This obligatory close to every ballad indicated the coming end by the changed metre and also by the address to the Prince or patron of the poet. 4. *profane, uninitiated*. 8. Argus in classical mythology had an hundred eyes, which for his failure to guard Io were taken from him and fixed in the tail of a peacock, the bird of Juno (Hera). 13. See Introduction, p. vii., but the chronology is forced, for he who is meant here by Duke of Normandy was Duke of Guyenne in 1469. 18. *ses vérités, the truth about himself*. 19. Qui, etc. Cp. Hebrews xii. 6. 26. *saurait, could*. 28. *bouffon, comic or comical*.

PAGE 29, line 10. *mie, at all*. From the Latin *mica*, "bit," "morsel," and almost obsolete. Distinguish from the also nearly obsolete *mie*, p. 57, l. 13.

PAGE 30, line 16. *bon jour, i.e.* the "*good day*" accorded to criminals before execution.

PAGE 31, line 10. *donjons et tours*. Such imitations of mediæval fortresses are still occasionally to be seen in pastry-cooks' windows. 28. *victuailles, viands*. Nearly obsolete.

PAGE 32, line 6. The poet is here called a *nursling of Calliope* because she was the muse of eloquence and heroic poetry in the *choir of Mount Parnassus*, sacred in Greek mythology to the muses, Apollo and Bacchus. 10. *Amadis de Gaule* was the title of one of the best and most famous romances of chivalry. Some have thought it of French origin, though its earliest known form (before 1400) is Portuguese. *Persésus* was a less noted mediæval romance. 23. *mystères, Mystery Plays*. See any history of French literature. 27. *n'est pas, is not worth*.

PAGE 33, line 18. *Mail du Chardonneret*, noted *avenue* in Tours. Cp. English "Pall Mall," etc. 19. *mailles, settings* of the little old-fashioned window panes, but cp. p. 53, l. 19. 28. *farouche, timorous*, here. 29. *Phœbé*, one of the names of Diana as huntress.

PAGE 34, line 25. *Chimères, Chimæras*, fabulous monsters mentioned in Ovid, Virgil, and Homer. 27. *Baltassar, Belshazzar*. See Daniel v. 1-4.

PAGE 35, line 13. *rien plus ne me soucie, I care for nothing more*. The order suggests a certain recklessness. 29. *fil, threads*. Cp. Lowell's "puppets jerked by unseen strings," but note that Louis was very far in 1469 from holding any part of the world *in the hollow of his hand*.

PAGE 36, line 5. *obsession, persistency*, here.

PAGE 37, line 5. *tout à fait, i.e.* as though marriage were a second death. 12. *douairière, dowager*, and so presumably old and stately. *Charlemagne*, or Karl, Emperor of the Franks, died 814. 26. *Tout de bon, "Really and truly."*

PAGE 38, line 2. *n'oblige pas à demi*, *am not generous by halves*. 12. *Autant*, see p. 17, l. 6. *Iliade*, the famous Greek epic of Homer.

PAGE 39, line 19. *Péronne*. See Introduction, p. vii. 25. *Ses . . . à lui*, *His own*, not the duke's.

PAGE 40, line 9. *se pétrir*, *can be moulded*. 15. *à gorge déployée*, *heartily*. Compare Keats' "in full-throated ease." 16. *Diana*. See p. 38, ll. 19-28.

PAGE 43, line 14. *enjôleur*, *cajoler*. 15. *mannequin*, "*scarecrow*," here.

PAGE 45, line 9. *La Balue*. See Introduction, p. viii.

PAGE 46, line 24. *Elle*, *i.e.* the *aune*. *en bas*, *down stairs*. He is confused, and so answers with foolish literalness.

PAGE 47, line 13. With all his shrewdness Louis was very superstitious. Cp. p. vi.

PAGE 52, line 24. *ceux . . . les*. Observe how the irregular order indicates her emotion.

PAGE 53, line 4. *petits*, *children*, here. 18. The ballad is given complete on p. 62. Its metrical scheme is a, b, a, b, b, c, c, d, c, d; but the second stanza (p. 63) drops the fifth line, a very irregular proceeding from the mediæval point of view. The *envoi* has the metrical scheme c, c, d, c, d. For Prince (p. 63, l. 20), see p. 28, l. 2. 19. *maille*, "stitch," *i.e.* clothing, or more probably *farthing*, for the old French coin *maille*, now obsolete. 20. *tout amour*, *all full of loving loyalty*. 21. *taille*, one of the most hated *taxes* of mediæval France. It was imposed on the persons and property of all subjects not noble or clerical. 22. *charrue*, *agriculture*. *bataille*, *war*.

PAGE 54, line 4. *fouaille*, *scourge*, here. The word is now confined to familiar colloquy.

PAGE 56, line 9. *ne saurait se passer de*, *could not get on without*.

PAGE 57, line 9. *à s'en remettre*, *in relying or confiding*.
11. *Meulan*, an important military post on the Seine below Paris. 12. *en serai quitte*, *shall be rid of him*. 13. *mie*, *darling*. Obsolete. Cp. p. 29, l. 10. 24. *bien*, ironical.

PAGE 58, line 4. *À mon aune*. See p. 46, l. 22. 10. *ran-cune*. Nicole has observed that people are most apt to bear grudges toward those they have wronged.

PAGE 59, line 16. Compare p. 15, ll. 16-21. 26. This speech is scarcely veiled irony.

PAGE 60, line 15. *à âme qui vive*, *to a living soul*.

PAGE 63, line 22. *égrenant son rosaire*, "telling the beads of her rosary," *i.e. praying*.

NOTES

PAGE 65. *L'Été de la Saint-Martin*, *Saint Martin's Summer*, like our "Indian Summer," for the period of warm weather apt to occur about Saint Martin's Day, November 11. It is often applied, as here, to the revival of youthful emotions in a man of middle age.

PAGE 66. *Personnages*. The name *Briqueville* suggests the self-indulgent materialist, while *Noël* carries with it a flavor of Christmas cheer. *Lebreton* recalls the homely virtues of Brittany, often coupled, as here, with a little of the shrewdness that sanctifies the means by the end. See my note to "Moi," p. 4, l. 15. *Tours*, chief city of Touraine, in central France, is chosen as the scene of this play, because it and the old province of Touraine, "the garden of France," as it has been called, are conceived throughout French literature as typical of easy comfort and the joys of sense, the mirage of which will, in the course of the play, lure *Briqueville* from his repose. *De nos jours*, i.e. 1873, in the second year of the Third Republic, while France was still suffering materially and morally from the shock of foreign invasion and civil war.

PAGE 67, line 2. *donnant, opening on*. 4. *en scène*, out upon the stage so that actors can sit at or pass around it. Cp. p. 108, l. 2, but also p. 81, l. 11. 13. *café*. This would be delicately prepared by the mistress, and served in the sitting-room after dinner. 15. *D'Artagnan*, principal character in *les Trois mousquetaires* (1844), "The Three Guardsmen," a famous romance by Alexandre Dumas, *père*. The passage is at the

close of the first volume. 17. *alguazils*, Spanish name for *police officers*. Originally Arabic. *encore*, etc., and *besides he only*, etc.

PAGE 68, line 4. *flamberge*, *falchion*. A mock-heroic word. In mediæval romance it was the name of the sword of Renaud de Montauban, eldest of the Four Sons of Aymon, to whose story readers of older French or German literature will find frequent allusions. 5. *gascon*, *native of Gascony*, the old name of a district in southwest France, whose inhabitants enjoyed the repute of bravery and of bravado. 12. *second*. In the original edition there were eight. It is now usually printed in two. 15. *Par exemple*, *By no means*. The words rarely mean "For example," and are to be rendered always with reference to the context. Here they indicate the officious zeal of the old lover. Cp. p. 104, l. 28. 26. *vous . . . te*. Were Adrienne really her niece she would not use *vous*. *Tu* was, and, though not quite so universally, is still used in addressing Deity, close friends and relations, inferiors in social station or age, and animals. The rise of democracy has almost suppressed the use of *tu* to servants, and it is becoming more and more restricted in social relations.

PAGE 69, line 18. *Mais*, etc., *But, really now, how is it about that niece of yours?*

PAGE 70, line 7. *glisser cela*, *slip that in*. 12. *vous vous êtes joliment rattrapé*, *you've made up for it pretty well*. 26. *de son état*, *by profession*.

PAGE 71, line 13. *Touraine*, see p. 66, note to *Tours*. 19. *Eh bien quoi*, *Well what?* *i.e.* What do you mean by "Eh bien"? 25. *singular*, *marked individually*. Colloquial. 29. *tient de*, *takes after*, properly "inherits from."

PAGE 72, line 17. *Pondichéry* (cp. p. 70, l. 28), city in French East India near Madras. Also written *Pondicherri*. 29. *voulez*, *expect*.

PAGE 73, line 1. *à force de, by dint of.* 8. *bien, comfortable.* 17. *trop le dire, say it too often,* or "say too much about it."

PAGE 74, line 6. *allez, you know, here.* See dictionary. 7. *à moi, as we say of mine, for un de mes neveux.* 17. *miens, i.e. relatives.* 22. *certaine nièce, some niece or other.* 27. *ç'* for *cela*, resumes the preceding clause, and requires no translation in English.

PAGE 75, line 2. *bien* in this construction, which is very common in colloquial French, is simply intensive, and may be translated by accent alone or by a great variety of adverbs, for instance here, "I really had to," etc. 14. *gentille, nice,* rather than "genteel" or "gentle." 25. *morceaux.* The French use loaf sugar almost exclusively for the table. 29. *piquet, a game of cards for two persons.*

PAGE 76, line 2. *trouvé à faire, found opportunity to play.* 4. *tous les romans.* The humor lies in their number. They count several hundred volumes. Cp. p. 98, l. 15. 9. *me passer de, get along without.*

PAGE 77, line 2. *bon, good-humored.* The reader will probably have guessed already that this bewitching little lady is the nephew's wife. 18. *pas mal d'argent, a good bit of money.* Familiar. 19. *grande, aristocratic,* not "large." 20. *contrat.* This is the preliminary of all marriages in the middle and upper classes of France. The contract fixes the legal and especially the pecuniary relations of the parties, and is usually settled between the parents or the family lawyers, and must be signed and witnessed before a notary public. Hence, the frequent presence of this personage, especially in the older comedy of intrigue. Cp. *Almanach Hachette* (1896), p. 512. 28. *peur.* Note this trait of the old bachelor who finds it natural to shrink from the responsibilities of matrimony even after he begins to be in love.

PAGE 78, line 10. *de rien de tout, of no account at all.* The phrase originates from such titles as "*fournissent du roi*," "purveyor to His Majesty," and the like. 12. *aplomb, assurance, impudence.* 19. *Sa femme . . . sa femme, His wife! . . . that wife of his.* 20. *grisette, sewing girl, seamstress,* so called from their customary gray dress. These young women enjoyed during the romantic period, to which Briqueville's memory would easily and naturally revert, a reputation for facile gayety that would make the term insulting as applied to Adrienne. The *grisette* has now become a memory. In literature she is best portrayed in Murger's "Vie de bohème," and in Musset's "Mimi Pinson." The Rose Pompon of Sue's "Juif errant" is a more idealized vision. 24. *lui en vouloir, have a grudge against him.* Cp. p. 86, l. 27, p. 101, l. 22, and p. 110, l. 1.

PAGE 79, line 3. *S'il, supply "Can you ask," or something equivalent.* Sometimes this *si* is best rendered by "Yes, indeed," though it must not be confounded with *si* from Latin *sic*, as in p. 108, l. 22. Cp. p. 89, l. 2. 6. *toutes.* For the agreement of this adverb, see any grammar, and cp. p. 89, l. 27. 12. *autres, to be translated by accent "we women," as distinct from "you men."*

PAGE 80, line 4. *Qui ça, Who do you mean by "quelqu'un"?* 8. *A qui en avez-vous, Whom are you driving at? or "Whom have you in mind?"*

PAGE 81, line 9. *veut dire, means.* 11. *en scène, toward the foot-lights.* Cp. p. 67, l. 4.

PAGE 82, line 12. *pas à vouloir, no right to express a wish.* 27. *soit, so be it.*

PAGE 83, line 1. *Que de façons, What a fuss.* *mon dieu.* Whenever there is a thought of deity *D* is used in this series; in other cases *d*. French usage varies. 2. *dont vous mourez d'envie, i.e. that you are dying to do.* 4. *par exemple,*

really now. Cp. p. 68, l. 15, and p. 104, l. 28. 19. *très bien, i.e. about my relations.*

PAGE 84, line 4. *ne fait rien, doesn't matter.* 8. *Ah ça, Oh, really!* Expostulating. 17. *chasse, hunting-ground.*

PAGE 84, line 4. *en étions quittes pour, got off with.* 12. *panier.* Choice wine is served in this way that it may be decanted without shaking. 29. *A la bonne heure, That's good, or I am glad of that, i.e. that Adrienne is protected from the sun.*

PAGE 86, line 3. *précautions infinies, to prevent stirring the sediment, showing that the wine was old and choice.* 16. *périmètre, boundaries.* 27. *m'en vouloir autant, have such a grudge against me.* Cp. p. 78, l. 24.

PAGE 87, line 9. *Ç'a été ça, that was just what was.* 17. *il s'agissait de, it was a question of furnishings.* 24. *boutique, shop.* Contemptuous.

PAGE 88, line 12. *épulcher, hull.* Properly "pick over," "clean," especially of vegetables. 20. *Tudieu, etc., Good gracious!* *what a sudden stroke of love at first sight.* 24. *temps, pause.*

PAGE 89, line 2. *si, par exemple, yes, indeed!* 7. *malice, archness, not "malice."*

PAGE 90, line 12. *viens vous dire, come in order to tell you, or perhaps colloquial for de vous dire, "have just told you."* 22. *que, and yet.* This construction is common, and yet often troubles beginners. The first conditional is best rendered by "might," the second by "would." Cp. p. 92, l. 14. 23. *mon parti était pris, my mind was made up.*

PAGE 91, line 4. *en train, in the humor or in the right mood.* 8. That is: *I don't care whether he eats them or not.* 12. *histoire, story, not "history."* Cp. p. 109, l. 9.

PAGE 92, line 8. *état, social position.* 20. nous y revenons, *we (i.e. you) are at our old tricks, "trying the old game,"* here, as on p. 110, l. 22.

PAGE 94, line 11. *tient, desires.* Cp. p. 108, l. 11. 13. n'eût pas demandé mieux, *would have been only too glad.* 20. n'ai que faire de, *don't want, or have no use for.*

PAGE 95, line 11. *on a beau, it's all very well,* etc. Cp. p. 101, l. 8, and p. 107, l. 16. 13. fini, *i.e. with love.* fillette, *little girl, "lassie."*

PAGE 96, line 10. *point, degree or extent.*

PAGE 97, line 7. *On.* Note the archness in the indefinite pronoun for a definite person, which is oftener used in the classical than in the modern comedy. In English it can in most cases be rendered only by *tone.*

PAGE 98, line 2. *ai envie de, feel like.* 5. quelque part, *anywhere, or in any place.* 12. Les Trois mousquetaires, see p. 67, l. 15, and for what follows, p. 76, l. 4. 14. même jeu, *same stage-play, here, of course, coquetry.*

PAGE 99, line 27. *Le moyen de, How can I?*

PAGE 100, line 6. *C'est on ne peut plus simple, It's as simple as can be.*

PAGE 101, line 2. *serait d'être, is that it would be.* 9. comme ça, *here you know.* The phrase is very frequent in conversation, especially in southern France, and has many intonations and shades of meaning which in print must be inferred from the context. Cp. p. 104, l. 21.

PAGE 103, line 17. *mari.* He is here first called so, but it should have been an open secret to the spectators, at least, from Scene iii (p. 72).

PAGE 104, line 9. *lui, disjunctive nominative, on his own account.* 21. comme ça, *so unceremoniously.* Cp. p. 101, l. 9. 28. par exemple. See p. 68, l. 15, and p. 83, l. 4.

PAGE 105, line 23. Dame, corresponding to the obsolete English "By our Lady," is used chiefly (cp. "Moi," p. 7, l. 7) by provincial and country Catholics. It is simply an intensive, either affirmative or negative, and must be rendered according to the situation. Here it implies "I couldn't help it."

PAGE 106, line 3. *bourrer, stuff*. Inelegant. 5. *battu la campagne tant et tant, beat about the bush so much*. Familiar. 27. *remonte*. The word alludes to the slope of the stage. Actors *remontent* to the *fond* and *descendent* to the *premier plan* or *en scène*, as p. 108, l. 2.

PAGE 107, line 15. *bête comme tout, as silly as can be*. Familiar. 16. *avait beau être bête, might be as silly as you please*. Cp. p. 95, l. 12, and p. 101, l. 8.

PAGE 108, line 22. *Si fait, Yes, indeed!* Strong affirmation.

PAGE 109, line 20. *bien, certainly*. *allez, of course*. Both spoken archly. *avais tant envie, I did want so*. 27. *embrasse*. The kiss has been the symbol of reconciliation everywhere and always, but it is well to note that it is more used among friends and relatives in France than with us. The forehead is the chosen site of paternal and avuncular affection, the cheek of fraternal feeling and of close friendship, the lip is reserved for parental and marital relations.

PAGE 110, line 12. *soleil de la Saint-Martin*, see note to p. 65. 22. *nous y revenons*, cp. p. 92, l. 20. 23. *bien*. For the rest of the scene cp. Scene iv, p. 73.







